

Vol. X-No 1

20 sous

Juillet 1923

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX



SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE	MOT D'ORDRE ! CONTRE LE JAUNISME..	3
ARTHUR LAURENDEAU	LE CATHOLICISME ET L'ART	5
JOSEPH FORTIER	LES PETITS DOLLARDS.....	16
ANTONIO PERRAULT	PROCHAINE SEMAINE SOCIALE.....	21
ALBERT LEVESQUE	NOTRE AVENIR POLITIQUE.....	30
JACQUES BRASSIER	LA HAINE DE LA TERRE.....	39
HARRY BERNARD	LES SIGNES SUR LE SABLE.....	47
CHARLES DOLLARD	CHRONIQUE FRANCO-AMÉRICAIN.....	53
NICOLAS TILLEMONT	LA VIE DE L'Action française	60
PARTIE DOCUMENTAIRE	TRIBUNE DE NOS LECTEURS.....	64

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1369

MONTRÉAL

Canadiens-Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS ÉPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

"La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de treize millions d'assurance en force.

Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

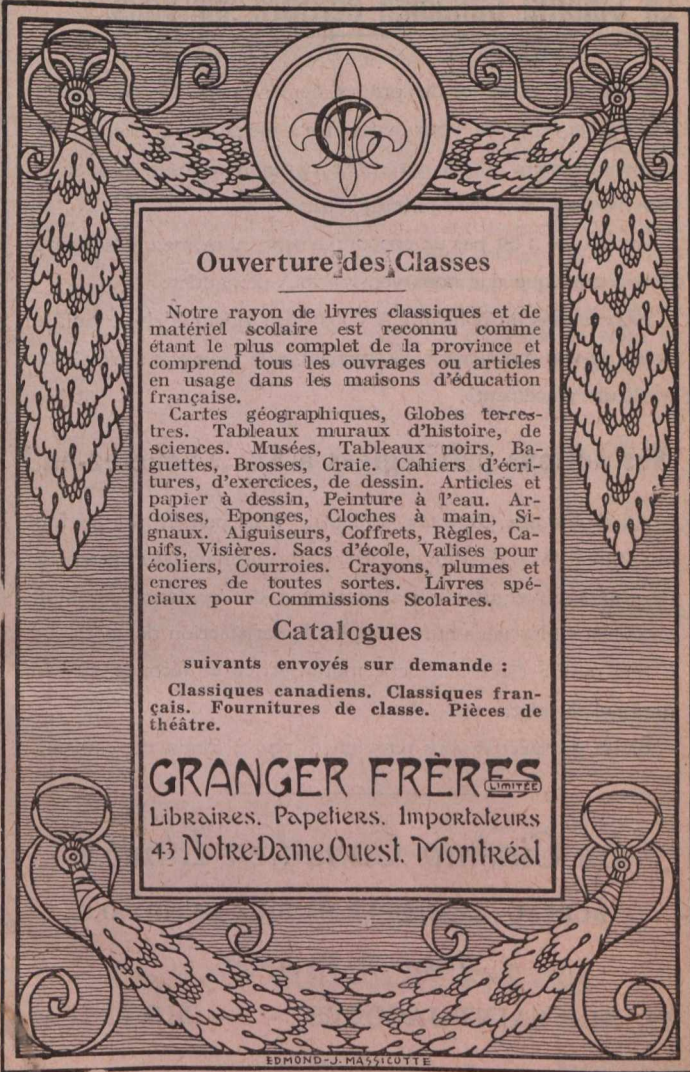
Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française

est l'organe de la *Ligue d'Action française*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : M. l'abbé Philippe PERRIER, président; MM. Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur civil, trésorier, M. l'abbé Lionel GROULX, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur LAURENDEAU, professeur; Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



Ouverture des Classes

Notre rayon de livres classiques et de matériel scolaire est reconnu comme étant le plus complet de la province et comprend tous les ouvrages ou articles en usage dans les maisons d'éducation française.

Cartes géographiques, Globes terrestres. Tableaux muraux d'histoire, de sciences. Musées, Tableaux noirs, Baguettes, Brosses, Craie. Cahiers d'écritures, d'exercices, de dessin. Articles et papier à dessin, Peinture à l'eau. Ardoises, Eponges, Cloches à main, Signaux. Aiguiseurs, Coffrets, Règles, Canifs, Visières. Sacs d'école, Valises pour écoliers, Courroies. Crayons, plumes et encres de toutes sortes. Livres spéciaux pour Commissions Scolaires.

Catalogues

suivants envoyés sur demande :

Classiques canadiens. Classiques français. Fournitures de classe. Pièces de théâtre.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest. Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Le Cinéma Canadien compte sur vous...

Et ce n'est pas pour des prunes, évidemment ! Comme lecteur de l'*Action française*, vous devez être à même de juger si l'œuvre d'assainissement moral entreprise par nous dans le monde du film *mérite ou non votre encouragement*.

Au fait, ce n'est pas un encouragement, ni même une souscription patriotique que nous venons vous demander :

Nous avons au contraire à vous offrir quelque chose qui, au point de vue strictement commercial, a la valeur et l'attrait des meilleurs placements.

Nos actions privilégiées à 8%... achetez-en !

Au moins une, si votre bourse ne vous permet pas de faire davantage. Vous y trouverez les profits alléchants des entreprises de grande envergure... sans les risques de "coulage" des bluffs américains ! Et vous aurez en plus la satisfaction de contribuer à une œuvre essentiellement moralisatrice et féconde au sens national du mot.

Notre prospectus vous renseignera plus à fonds, demandez-le.

Le Cinéma Canadien Limitée

BUREAU : IMMEUBLE BANQUE NATIONALE

Téléphone: Main 2539

99, RUE SAINT-JACQUES - - MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Nécessaires de voyage

L'organisation des transports modernes, l'invention des voitures automotrices et l'amélioration des routes qui en est résultée, ont facilité les déplacements, au point de rendre agréables les voyages qui, naguère encore, étaient une corvée pour ceux que la nécessité contraignait à se déplacer. Non content de se transporter rapidement, les voyageurs raffinent sur le confort en voyage, et les fabricants se sont ingénies à créer des objets répondant à leurs multiples besoins. Notre assortiment est riche en articles pour le voyage. Mentionnons : trousses à toilette de tous genres, avec gainerie en cuir souple, broserie ébène, ivoire français, plaqué argent fin, ou argent massif avec flacons cristal taillé — nécessaires à barbe, rasoirs Gillette derniers modèles en écrins-nécessaires — trousses à manicure — timbales et gobelets de voyage, en série de cinq, livrés en étui plaqué argent formant le sixième gobelet — gourdes de tous genres, bouteilles et cruches isolantes recouvertes cuir, métal nickelé, argentées, ou richement émaillées rose ou bleu — couverts — tire-bouchons — lampes électriques — horloges de voyage, grande variété de modèles — lunettes pour chauffeurs et touristes — jumelles marines, jumelles de tourisme et de chasse, jumelles à prismes — montres de précision — cannes, parapluies, etc., etc.

La haute qualité et la modicité de prix de tous ces articles les recommandent aux personnes soucieuses de leur propre bien-être et aimant aussi à bien traiter leurs compagnons de route.

Nous invitons les intéressés à nous rendre visite, serait-ce même sans intention d'achat. Ceux qui passent devant nos vitrines trouveront intérêt à s'arrêter un moment : nous y exposons souvent de rares aubaines.

SCOTT & BOUSQUET FRÈRES,
LIMITÉE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Il nous en faut !

*Des contremaîtres,
des chefs d'ateliers instruits!*

Si nous voulons exercer quelque influence dans le monde de l'industrie de la mécanique, c'est là le seul moyen d'y parvenir : acquérir l'habileté manuelle, les connaissances théoriques et pratiques nécessaires aux ouvriers experts.

L'Ecole Technique travaille à leur formation

...Si un de vos enfants, un ami, une connaissance se sentent attirés, poussés vers la Mécanique, la Chimie, le Dessin industriel, la Construction la Menuiserie, l'art du forgeron ou du fondeur, l'Électricité, n'essayez pas de les en dissuader, ne les détournez pas de si belles carrières, envoyez-nous les plutôt. Nous vous les "confesserons" et s'il y a possibilité d'en faire "quelqu'un" dans la branche choisie, nous vous en ferons part,

Demandez-nous notre prospectus; il est facile, intéressant de lecture, et joliment illustré de nombreuses gravures.

**L'Ecole Technique de Montréal
70-ouest, rue Sherbrooke, - Montréal**

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre



Une encre fraîche et brillante

C'est la nôtre ! Nous vous la présentons, messieurs, avec la certitude que vous apprécierez les indiscutables qualités qui la distinguent.

Un petit tube de poudre "Royal Ink"

...vous suffira pour faire un gallon de cette encre superbe, au prix modique d'une piastre.

Faites-vous une utilisation considérable d'encre ? C'est alors que notre offre peut vous devenir intéressante, par l'économie que vous réaliserez en vous servant de notre ENCRE EN POUDRE

Toutes les grandes institutions

Banques, collèges, couvents, bureaux d'affaires, y gagneront à tous les points de vue à utiliser la poudre "Royal Ink" pour faire leur encre.

Capacité 1 gallon chaque tube

Encres-poudre, encres liquides, encres à tampon, tampons encrés.

Ces produits sont en vente chez les principaux libraires du pays et chez M. S. T. Grenier, représentant pour la province.

J. E. Poole Company

Dépositaire à Montréal: M. Grenier, 99, rue Saint-Jacques

Main: 2539

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'École Française des Maîtres-Verriers au Canada.

...Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

Vitreaux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

...sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

HOBBS MANUFACTURING COMPANY LTD

MAIN 583

444 rue Saint-Jacques, Montréal.

LA PRÉVOYANCE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

189 rue St-Jacques, Montréal.

Incendie, Vie, Accidents,-

Maladies, Vol, Responsabilité

Patronale, Glaces, Automobiles

GARANTIE

J.-C. GAGNÉ

Directeur-Gérant.

Tél. Main, 4310-11-12-13.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Bronze, cuivre ou fer martelé...

Si vous aimez le solide et l'artistique.

Si vous avez un travail délicat à faire exécuter dans l'un de ces métaux, nous mettons à votre service une équipe de maîtres-ouvriers d'un goût et d'une habileté remarquables. Ils interpréteront intelligemment *votre idée à vous* et la rendront avec une exactitude parfaite, pour peu que vous leur donniez les jalons nécessaires.

Nos états de service, nos références

Depuis nombre d'années, nous travaillons activement, à la satisfaction générale de tous nos clients. Voici, entre mille, quelques-uns de nos travaux, qui sont de véritables références :

Riches comptoirs en bronze, pour la Banque d'Épargne et la Banque Nationale.

Grilles finement ouvragées, pour la Banque d'Hochelaga.

Éléphants électroliers et chandeliers, lustres somptueux, appliqués minutieusement et artistement travaillés, faits pour le compte ou de l'École Polytechnique ou de l'Hôtel-Dieu, ou de MM. les Sulpiciens ou des RR. SS. de Sainte-Anne, etc., etc.

Et nous mettons le même soin, à renouveler les vieux objets en métal comme les candélabres, etc... faites-nous d'abord faire un "rafistolage" de ce genre, si vous voulez nous juger à l'œuvre !

Les ouvrages d'art en cuivre limitée

La seule maison canadienne-française, au Canada.

247, rue Sanguinet, - - - Montréal

Est 143

- Rockland 249

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

ROMANS

Pouvant être mis entre toutes les mains

Demandez le catalogue

LIBRAIRIE NOTRE-DAME

28-ouest, rue Notre-Dame

MONTRÉAL

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....	\$5,000,000.00
Capital versé.....	\$3,000,000 00
Fonds de Réserve et Profits accumulés.....	\$1,525,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président "Société d'Administration Générale"; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président : M. W.-F. CARSLEY.

Vice-président et Directeur général : M. TANCRÈDE BIENVENU, administrateur "Lake of the Woods Milling Co."

M. G.-M. BOSWORTH, président de la "Canadian Pacific Steamships Limited"

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. ÉMILIE DAOUST, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée; Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolla J Limitée.

BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président : Hon. Sir ALEXANDRE LACOSTE, ex-juge en chef de la cour du Banc du Roi.

Vice-président: L'hon. N. PÉRODEAU, ministre du Gouvernement Provincial, administrateur "Montreal Light, Heat & Power Consolidated."

M. J. AUGUSTE RICHARD, administrateur de l'Université de Montréal; président "Fashion Craft Manufacturers Limited".

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

SEPTIÈME ANNÉE

2^{ème} Semestre

1923

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

Directeur ;

Abbé Lionel Groulx

VOLUME X



LIGUE D'ACTION FRANÇAISE
369 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL.

PAAP
FC
131
A26
V.10

L'ACTION FRANÇAISE

publiée par la Ligue des Droits du français est un centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont: M. l'abbé Philippe Perrier, président; MM. Anatole Vanier, avocat secrétaire général; Louis Hurtubise, ingénieur trésorier; MM. les abbés Lionel Groulx et Lucien Pinault professeurs à l'Université de Montréal; MM. Antonio Perrault, avocat, professeur à l'Université de Montréal; Arthur Laurendeau, professeur, Emile Bruchési, avocat, Montréal.

Tous droits réservés — Ottawa 1923

IMPRIMÉ AU DEVOIR
43, RUE SAINT-VINCENT
MONTRÉAL

1923

CONTRE LE JAUNISME

L'Action française entend seconder, de toutes ses forces, la campagne qui s'engage pour l'assainissement de la presse. Il ne peut y avoir deux opinions sur l'exploitation des faits criminels ; les journaux qui la pratiquent font une œuvre immorale. Souvent responsables d'incitations indirectes au crime, ils démoralisent toujours en abêtissant l'esprit.

Par quels moyens réagir et supprimer le mal ? En faisant appel à la loi ? Au bon sens du peuple ? A la conscience des éditeurs de journaux ?

Nous aimons mieux nous en exprimer franchement ; attendre quelque chose des journaux mis en cause serait vraiment naïveté. Ils existent pour spéculer sur le jaunisme et c'est le cas de dire qu'on n'améliore ni la peste ni le typhus.

L'esprit du peuple n'est pas irrémédiablement perverti. Mais le goût morbide qu'il manifeste pour le journalisme faisandé et pour le cinéma violent et crû qui en est la réplique, met la guérison de l'esprit populaire au prix d'une réforme générale des mœurs.

Reste la loi. La loi ne suffit pas à guérir un mal social. Mais est-ce à dire qu'elle ne soit d'aucun secours ? Le gendarme mettrait la main au collet du maître d'école qui prendrait l'habitude de raconter à ses enfants les sales histoires de la presse jaune ; on mettrait le bâillon au conférencier qui se ferait une spécialité de ces narrations devant les auditoires populaires. Pourquoi la loi laisserait-elle se propager les mêmes perversions sous la forme de l'imprimé ? Sévère contre le journal qui s'attaque à la réputation individuelle, pourquoi

serait-elle sans glaive contre le journal qui s'en prend à l'âme d'un peuple?

Faisons appel à la conscience populaire et à la protection de la loi. Mais décidons surtout d'en finir avec ce désordre social. Il y faut une campagne à fond, méthodique, persévérante; il y faudra peut-être une alliance plus étroite entre toutes les œuvres, tous les groupes d'action nationale et catholique. Outre l'assainissement de la presse, il nous faut obtenir le respect du dimanche et tant d'autres réformes urgentes. Pourquoi ne pas nous entendre et porter l'offensive sur un même point jusqu'à ce que la trouée soit faite? Pourquoi n'aurions-nous pas l'unité de front dans le respect des autonomies? Disons-nous que beaucoup de désordres cesseraient le jour où les amis de l'ordre se décideraient à vouloir et à se serrer les coudes.

L'ACTION FRANÇAISE.

Vol. XII, No. 1er

CE BUREAU NATIONAL D'ÉDUCATION

Il faut lire et garder à portée de la main, l'article de M. C.-J. Magnan sur le Bureau national d'éducation, dans la dernière livraison du *Canada français*.

C'est un avertissement des plus graves que nul ne saurait mépriser. Il vient à temps, à l'heure même où les tentatives se multiplient pour rapprocher plus que jamais les deux races et les deux fois, dans toutes sortes d'associations sportives, intellectuelles ou autres. Où nous mèneront toutes ces bonnes ententes? Nous savons fort bien que la politique de l'isolement n'est pas une politique. Citoyens d'un même pays, il y a sûrement des terrains où il faut nous unir et coopérer? Mais faut-il y aller sans discrétion? Faut-il compter comme une victoire, chaque parchemin, chaque bonnet conquis chez le voisin, chacune de nos admissions dans les congrès mixtes? Faut-il surtout poursuivre avec plus de chaleur l'union des races, que l'union dans la race et dans la foi? Il ne devrait pas être difficile de résoudre toutes ces questions en s'appuyant sur de vrais principes. Si personne ne s'y met, il faudra bien qu'un jour ou l'autre l'Action française s'en mêle résolument.

LE CATHOLICISME ET L'ART

Que l'on puisse parler d'un art catholique, nul n'a le droit de s'en scandaliser ! Les conclusions de toute œuvre d'art portent sur le fond des choses. L'expression de la vie quelle qu'elle soit, débridée ou étroite, grise ou colorée, comporte une philosophie : matérialiste, panthéistique, chrétienne. *In principio erat verbum*. La beauté n'échappe pas au problème de la vérité.

L'objet de l'art c'est la beauté. L'artiste, quand il produit, bannit toute préoccupation morale ou immorale, car le souci d'édification ou de scandale porte préjudice à la qualité de l'œuvre. La littérature de cantique n'est pas du domaine de l'art, mais *La Garçonne* non plus.

Si, selon la définition de Jacques Maritain, l'artiste est un "intellectuel qui opère", il lui est demandé avant tout "le bien de l'œuvre à faire, la beauté à faire resplendir dans la matière, la chose à créer selon ses lois propres, indépendamment de tout le reste". On exige qu'il soit un ouvrier de la perfection et qu'un barrage idéologique ne vienne pas figer l'intensité de la vie qu'il montre. L'artiste catholique n'a pas le droit de mettre son œuvre sous le signe de la moralité.

Mais il n'en reste pas moins que les matériaux à ouvrir tireront leur valeur de beauté, de la vérité sous-jacente. L'art n'est pas au-dessus du vrai. Il en est l'idéalisation, le perfectionnement. Il a pour matière les vies hautes qu'il monte encore d'un degré. Il est une fiction, non dégradée mais embellie, des traits réels. La pureté du type humain, sa plénitude, se retrouvent, non dans l'exactitude photographique, mais dans ce réalisme supérieur qui tient compte des possibilités de la nature. Comme la tige fait pressentir

la rectitude de l'arbre, ainsi l'homme, même désaccordé d'avec lui-même, fait pressentir dans les harmonies suprêmes de la vérité les harmonies suprêmes de la beauté.

C'est donc à tort que l'art et le vrai nous sont donnés pour d'inconciliables ennemis.

Toute la "génération du relatif" selon Henri Massis, issue de Renan et de Taine, fut balancée entre l'antiintellectualisme du premier et le mécanisme brutal du second. Le relativisme transcendantal et la négation complète chassèrent l'absolu du monde; et la beauté fut chargée de suppléer la vérité et de combler l'abîme que faisait désormais le vide par en haut.

Les grands principes et l'art sont antinomiques, répétait-on à satiété. Ces idées, chez nous, ne se sont pas exprimées avec cette franchise. Nous sommes de si faibles théoriciens. Mais elles formaient l'atmosphère des cénales.

Le classicisme était la dernière concession de l'esprit moderne, d'ailleurs catalogué dans la catégorie des demi-impuissances par un esprit aussi considérable que Taine. Si le XVIIème siècle ne fut qu'une réaction incomplète contre le pessimisme et l'iconoclasie de la réforme, si l'art n'y eut pas l'ampleur de l'époque médiévale, n'est-ce pas du fait que l'intelligence de l'époque, négligeant la philosophie traditionnelle de l'être, altérant et diminuant les réalités métaphysiques qui avaient animé l'esthétique des cathédrales, du plain-chant, de Dante et de Michel-Ange, se complaisait et s'admirait dans le cartésianisme? Et n'est-ce pas par sa trop "étroite commensuration à la pure raison humaine"¹ que l'art du XVIIème siècle parut à Racine impossible à concilier avec sa foi, et lui fit briser sa

¹ Jacques Maritain.

plume encore toute chaude des larmes humaines qu'il crut trop émouvantes ?

De même, dans la révision des idées du XIX^{ème}, on découvre avec stupeur que ses déficiences évidentes du seul point de vue artistique sont d'origine métaphysique, et que ses plus grands ouvriers, s'ils ont bien appliqué les lois propres à leur métier, n'ont pas su observer dans l'ordre spirituel, les hiérarchies qu'ils respectaient dans l'ordre matériel de la langue. Il faut donc revenir au vieux cliché de notre ancienne jeunesse, à ce *beau, splendeur du vrai*, que nous aimions à qualifier de solennelle ânerie, au nom de la gratuité de l'art.

Terrestrement parlant, quelle est l'esthétique qui, privée des lumières de la grâce, a pu atteindre le beau par les seuls moyens humains ? Le classicisme. Mais il est déficitaire en ceci qu'à cause de son profond naturalisme, il est profondément pessimiste, et qu'il laisse inemployées les parties les plus hautes, les plus lumineuses de nos facultés. Pessimisme et renonciation. La sagesse humaine ne s'élève pas beaucoup au-dessus du négatif. Renoncements sans compensations. Mais il suffit que cet art s'appuie sur la vérité pour être grand.

Le sens réel de la vie n'est ni la volupté ni le bonheur ; et toute notre ingéniosité doit s'employer à éviter les pièges qui nous sont tendus ou à subir des sanctions implacables. On n'a pas le droit de montrer que la passion est bienfaisante, et que, débridée, elle puisse être un ordre. Lui accorder un magistère, une dignité sacerdotale et prophétique, comme l'enseignait le romantisme, avec fracas et d'une voix d'airain, c'est peut-être mentir avec sincérité ; c'est en tout cas une erreur et une privation esthétique, car toute œuvre, si libre soit-elle, quand elle couvre un système étendu de causes et d'effets enchaînés et rigoureusement observés,

contient une leçon morale et est classique. Mais c'est une leçon de renoncement. Elle peint l'homme isolé, livré à l'empire des illusions, ravagé dans son cœur insatiable, dans son esprit inquiet, dans ses sens inassouvissables, mélancolique, misanthrope, se retournant comme un malade sur sa couche aux mille aiguillons. La sensibilité, l'intelligence, la chair sont autant de plaies par où s'échappe la haine de la vie. C'est le théâtre de Sophocle et d'Euripide où l'homme se fiant à son instinct natif, cherche le bien et trouve le mal. Que le vice n'ait rien d'idyllique, que la pente inclinée du sensualisme ne mène pas aux cimes, que le chemin montant de l'expérience ne soit pas jonché de fleurs, que l'âcre et morne volupté ne ressemble pas au cours de l'eau vive et pure, que l'excitation génésique n'ait rien d'une révélation métaphysique et que ses balbutiements ou ses violences ne nous soient pas donnés pour l'expression du divin, voilà bien l'enseignement d'un art qui se soumet à l'objet. Phèdre ne peut pas être une pastorale gracieuse ou inoffensive, étant donnée son ivresse fatale. Quand les sortilèges d'un amour criminel retiennent le cœur insoumis, quand oubliant notre qualité d'hommes, croyant à un enrichissement, nous laissons envahir tout le champ de notre conscience par les images fulgurantes d'une chair révoltée, au moment même où la vie semble doublée d'intensité, il est beau d'une beauté classique, tragique et éternelle, que remontant de ce charnier jusqu'à l'esprit, nous voyions se précipiter dans le trou de la mort, cette force sans contrôle. "Le désordre n'est beau, nous dit Pierre Lasserre, que par la compréhension et l'enthousiasme de l'ordre engagés dans la clarté de son expression". La conclusion d'un art mûr, informé et vrai, c'est donc que l'homme, quand il écoute les sirènes intérieures, quand il ouvre la source spontanée de ses appétits, devient l'artisan de son malheur. La vie

nous enseigne que ceux qui veulent y entrer en triomphateurs, dans la barbarie d'une âme débordée d'elle-même, ceux-là n'ont bifurqué, ne se sont purifiés que sur l'impératif des sanctions pénitentielles. Au bout du chemin odorant où les fleurs sentaient bon, où tant de voix enjôleuses déroulaient leurs cadences voluptueuses, ils ont soudain senti sur leur chair, les sommations crucifiantes de la réalité vengeresse, de la Némésis aux yeux sombres et au geste fatal.

Éducation qui suppose tant de recommencements, de reprises, d'élançements et de repliements. Plus le cœur, en contradiction avec la nature, a renouvelé les objets changeants de ses désirs, plus il s'est dépensé en assauts répétés sur les citadelles de la chimère, plus il s'est meurtri; et son amertume accumulée a fini par lasser sa pétulance et son impétuosité. Cette lassitude l'a rangé au service de la raison. Il ne lui reste de stimulant que l'amour d'une loi qui l'a brisé, sagesse païenne, plante amère. Répétons-le, art profondément pessimiste ! Tout ce que le naturalisme nous propose c'est de renoncer sans compensation. Cette philosophie qui nous défend l'intégrité du moi, qui nous demande la démission de nous-même, et de rectifications en rectifications, l'anéantissement du désir, suffisait à l'artiste grec ou romain. Mais le ciel chrétien, quand il manque aux artistes d'aujourd'hui, les rejette dans un fatalisme impuissant. Je songe à Sully-Prudhomme qui cherche dans l'inspiration stoïcienne d'un Marc-Aurèle, à éteindre les pulsations de la vie et voudrait qu'elle ne battît plus qu'au rythme glacé des étoiles : à Moussorgsky en qui la fibre de l'espérance est usée, dont le génie ne rend plus qu'un son gémissant, qui met tout ce qui lui reste d'énergie à se tenir debout et dont les défaillances créatrices viennent précisément de la contemplation du mal radical : à Debussy

chez qui l'impressionnisme, le sens de l'écoulement des choses ont diminué l'enthousiasme de l'enfantement, pour qui l'homme n'est qu'une succession d'images brillantes ou ternes et dont toute la sagesse qu'on en puisse extraire consiste en un abstentionnisme stoïque ou passif.

* * *

Avec le classicisme nous ne sommes qu'au premier palier de la beauté. A la place des creuses idoles de l'idéologie platonique ou de l'imagerie mouvante du relativisme, l'esthétique catholique met à son centre, l'absolu. "La seule chose créée que nous ne pouvons regarder est la seule chose à la clarté de laquelle nous regardons tout", a dit Chesterton, du soleil aussi bien que de l'absolu. Le catholicisme ajoutant à la sagesse païenne l'immense perspective de l'optimisme métaphysique, refait l'unité de nos facultés blessées dans le Christ qui "tire à lui tout ce qui est dans l'homme" et par qui "toutes choses sont réconciliées à la hauteur de son cœur".¹ L'art c'est la vie : or le catholicisme la répand d'une façon débordante et ses héros ne meurent que d'expansion, d'irradiation vitale. Comment expliquer que tant d'œuvres catholiques soient d'une pâleur et d'une fadeur déconcertantes et que la religion qui étudie le plus à fond les passions, qui met le mieux à nu, dans ses théologiens et ses confesseurs, la casuistique des nuances, des subtilités du cœur, chez qui la philosophie a l'éclat et la dûreté du diamant, soit déparée d'une littérature romanesque pieusarde et rance, qui ferait croire que la plume y est tenue par des êtres nourris de patenôtres et de dévotionnettes ? C'est que le moraliste se substitue à la vie et qu'il cher-

¹ Jacques Maritain.

che à édifier le lecteur, à démontrer quand il faudrait montrer. L'intention morale gâte son œuvre. Les bonnes intentions croient se suffire à elles-mêmes. Un métier inférieur ne se supplée pas par des motifs louables. Il ne faut pas mêler les catégories qui s'excluent, le concret et l'abstrait. Celui-ci n'est que la réduction, en formules, de celui-là.

Du concret, le philosophe extrait les idées générales qui simplifieront et faciliteront l'expression de la vérité. Mais on oublie une chose essentielle : c'est que pour le catholique, le Christ est une réalité avant d'être une idéologie, une présence perçue directement avant d'être une morale. On pourra par la suite en tirer une apologétique, une explication qui satisfasse l'esprit : mais la vie y précède la doctrine. La morale en axiomes n'y fait qu'interpréter le concret, le vécu. L'artiste catholique, quand il peint la nature élevée par la grâce, entre dans un domaine concret de faits et d'actions positives. Lorsque le contact divin se fait réellement sentir, qu'il remplit l'âme et l'esprit et déverse même sur les sens, quelle réalité est plus réelle que celle-là ? Quand le Christ vivant, personnel, perçu, éprouvé, s'insère dans le geste de l'homme toujours débile et court par quelque côté, et le transmue en une force méconnaissable ; quand, sans voiles et sans intermédiaires, les réalités surnaturelles du sacrifice, du renoncement si déprimantes pour la nature deviennent une source de rebondissement ; quand l'âme, les touchant de sa pointe effilée, y sent comme l'écho de son être le plus secret et le plus intime, comment peut-on voir là-dedans, de l'idéologie et de la morale ? La surnature est la partie la plus active, la plus vivante de nous-même, l'axe du mouvement. Loin de diminuer la nature, le divin la pare, la couronne, l'achève.

Dans l'ordre des réalités sensibles, le beau n'est susceptible que d'un perfectionnement limité. Dans l'ordre de la surnature, ses possibilités sont illimitées. La seule voie par où quelque chose de neuf, de vivant, entre dans le monde, c'est par celle de la grâce, par la résistance aux forces matérielles. Qu'il lui soit possible d'introduire sur notre planète des éléments de vie inconnus et qui la multiplient, quel art n'en saurait profiter ?

Le catholicisme met en liberté ce qu'il y a de meilleur en l'homme. S'il le diminue en grandeur sensible, il le hausse en grandeur spirituelle: et il ne faut pas confondre les valeurs et accorder à l'individualité ce qui est dû à la personnalité. L'homme vraiment libre, le héros par excellence est d'ordre spirituel et sa substance n'est riche que par ses racines métaphysiques. Quand la vie dérive d'un fonds psychologique fertilisé par les réalités immatérielles, elle est renouvelable à l'infini. Quand l'âme décantée aura repris la vraie liberté, elle suscitera des séries d'événements nouveaux. Plongée dans le réseau des forces spirituelles, elle sentira son pouvoir agrandi. Elle sera devenue vraiment créatrice matrice féconde, essence de vie, rayonnement divin; elle dictera ses lois à la matière et l'informerá. Dans le sens de l'intervention humaine contre le fatalisme du cosmos, l'élément beauté se purifie et s'élève en proportion du degré de la vérité qui s'y manifeste.³

³ Dans *Madame Bovary*, dans le *Rouge et le noir*, pour prendre deux modèles d'une perfection différente, la logique de la forme et ses fortes assises syntaxiques, l'acuité de l'observation n'en laissent pas moins voir des déficiences artistiques qui sont d'origine philosophique. Émile Baumann, et quoiqu'il écrive bien mal, a un don prodigieux d'exprimer la vie que lui a dispensée sa vision catholique du réel. Son *Job le Prédestiné* est une aventure d'un romanesque palpitant. Par contre, un grand artiste catholique, Barbey d'Aurevilly, n'ayant pas toujours su éviter la confusion du concret et de l'abstrait, intervient en moraliste et diminue l'unité spécifique de superbes romans comme *La vieille maîtresse*, *Le Chevalier des Touches*, *l'Ensorcelée*, *Les diaboliques*.

“La civilisation est dans la diminution des traces du péché originel”, insisterons-nous avec Baudelaire. La pratique des choses surnaturelles ne donnera pas de talent à ceux qui n'en ont pas, et ne les dispensera pas du métier; mais elle développera l'instinct de divination des plus authentiques beautés. Un saint ne sera pas un maître de la beauté parce que saint; mais, toutes choses égales d'ailleurs, celui qui cultivera l'ascétisme de la vérité, apportera dans ses activités esthétiques, une meilleure conscience artistique. Le génie commence l'apprentissage du beau en se renonçant par le vrai. Rien n'est vraiment vivant hors le vrai, rien n'est vraiment beau hors le vivant. Le vrai c'est l'être, le beau c'est la forme.

* * *

A ce compte, la nature cesserait-elle d'être immorale? En la corrigeant, en l'amendant, ne risque-t-on pas d'être inhumain? Certes non! Toutes les fièvres qui agitent le cœur de l'homme seront explorées et rien de ce qui le touche ne doit demeurer étranger à l'artiste catholique. Le héros peut connaître jusque dans les atomes de sa pulpe, les blessures du mal. Ce dualisme n'a rien d'étonnant à qui croit au péché originel et la faute doit être décrite. La passion, non seulement n'est pas exclue, mais elle est pleinement exprimée. On la presse jusqu'à la lie et on en montre l'horreur. Mais on lui donne le nom qui lui convient. On appelle fange ce qui est fange, afin que les yeux et l'esprit n'en soient trop accablés. Phèdre-femme et non Phèdre-chienne, comme dit Ghéon.

D'ailleurs, les passions ne sont belles que contrariées et, là encore, la vision catholique fournit les éléments les plus pathétiques aux drames de la vie. “Je vois que le catholicisme est la religion qui entretient avec l'inconnu les rela-

tions les plus dramatiques, les plus passionnées". (Jules Lemaître).

Lorsque la passion ne rencontre pas d'obstacles, elle se perd, s'étend comme une onde molle et paresseuse qui déferle sur une berge plate. Pour composer, il faut des éléments antagonistes. Quand Titus quitte Bérénice par raison d'État, il tient sans doute compte des nécessités de sa situation. Mais en même temps, il fournit à l'art de Racine un vrai ressort dramatique. N'y a-t-il pas plus de pathétique dans la raison d'éternité? Quelle forte psychologie, quelle lutte intérieure, quel entre-deux de perplexités vigoureusement délibérantes, quel jeu dramatique des facultés, quel romanesque pourront se trouver dans une créature "débarrassée du joug importun de la conséquence", selon l'expression de Renan, désintéressée de sa propre responsabilité, identifiant le mal et le bien, se croyant le jouet du mobilisme universel, subissant le rythme du balancement des contradictoires, sans intervenir pour s'en affranchir et s'abandonnant en des attitudes horizontales d'esclave qui désagrègent sa personnalité? Le dogme catholique maintient les grands enjeux de la vie. L'Église, parce qu'elle est le temple des définitions, parce que, de l'arsenal de ses doctrines, on tire des règles qui s'appliquent aux moindres de nos actes, parce qu'elle cherche jusque dans la pénombre de l'inconscience, les mobiles obscurs et les motifs inavoués, parce qu'elle mobilise l'homme contre lui-même dans toutes ses démarches et que dans cette lutte, où les événements découlent des caractères, au lieu de les dominer, la défaite ou la victoire se paient d'un prix infini, l'Église, dis-je, a une vision dramatique de l'existence. Là où le sceptique n'a qu'une vie de mollusque larvée, le catholique découvre un sens romanesque, à chacune de ses crises morales.

* * *

Encore une fois la vérité est le premier des problèmes, et le primat de la sensibilité en esthétique, substituant le *devenir* à l'*être*, détruit toute fixité dans le type humain, transcende les psychologies les plus baroques, les individualismes les plus monstrueux. Le ciel des idées de Maurras lui-même, si impérieux que soit son système et qu'il accorde à la raison, n'y suffit pas.

Mais une telle soumission à l'objet n'enlève-t-elle pas toute liberté à l'artiste, et ne le réduit-elle pas aux lieux communs de l'expérience ? Si toutes ses idées sont puisées au répertoire des banalités courantes, que deviendront l'invention, la fantaisie ? C'est la grande querelle que l'on fait à l'art objectif. Précisément, le génie n'invente rien de ce qu'il va dire. Ce qui le distingue du talent, c'est l'intensité et j'oserais dire la virginité de son appréhension du réel. Il l'étreint comme s'il le trouvait dans la fleur de sa première jeunesse. Il le fait sien, le repense, le ressent, en épouse l'intime essence avec le même enthousiasme, la même impulsion que s'il était le premier homme à ouvrir pour la première fois, des yeux charmés sur le monde. Il s'en empare, et l'invente par la jeunesse de son émotion.

Répétons en finissant que si l'on n'a pas le droit de parler de morale en art, on a le devoir de parler de vérité.

Arthur LAURENDEAU.

"LE VOYAGEUR CATHOLIQUE"

C'est le titre d'une nouvelle revue. Elle nous est arrivée trop tard pour nous permettre de lui souhaiter la bienvenue dans notre livraison de juin. Nul n'est plus heureux que l'*Action française* de lui adresser aujourd'hui un cordial salut. Elle est le signe d'une force qui grandit toujours, de cette admirable association des voyageurs de commerce catholiques qui aura compté parmi les influences les plus actives de la renaissance nationale. C'est dire que la jeune revue ne promet pas témérairement d'être vivante. Tout ce qui fortifie la propagande du voyageur catholique mérite d'être accueilli comme une grande espérance.

LES PETITS DOLLARDS

Au collège Ste-Marie, le dimanche, 2^o mai, à deux heures de l'après-midi, les élèves de la petite division ont commémoré l'héroïsme du Long-Sault par une reproduction de la bataille historique. Une partie de bouclier fit revivre sous nos yeux le combat de Dollard.

Ce jeu, originaire de France, fut introduit au collège, il y a quelques années. Voici comment on procède. Deux groupes de soldats, armés de boucliers et de petites balles, se présentent sur le champ de bataille. Les boucliers n'ont rien de l'ornementation artistique de celui d'Achille, mais ils sont revêtus d'emblèmes dignes de recouvrir un cœur canadien et français: feuille d'érable ou fleur de lis. Ces armes défensives sont taillées en écussons et servent à protéger la poitrine, du cou à la ceinture, seule surface conventionnellement vulnérable. Chaque fois qu'un soldat est frappé à un endroit compris dans ces limites, il est considéré comme mort et quitte le champ de bataille. Des arbitres surveillent la portée des traits.

Les projectiles consistent en petites balles de cuir d'un pouce et demi de diamètre. Avant le combat, chaque soldat reçoit cinq balles. Un coup de sifflet suspendra de temps en temps les hostilités et permettra aux guerriers de refaire leurs munitions à même les balles perdues.

Les généraux et les officiers ont deux ou trois vies, selon leur grade. Au début de la bataille, ils portent une écharpe rouge ou bleue qui indique leur vitalité. Une première blessure leur fait échanger le rouge contre le bleu; à la deuxième atteinte, ils deviendront vulnérables comme de simples soldats.

Pour accidenter le combat, le champ de bataille est sillonné de grandes raies blanches tracées à la chaux et représen-

tant des forteresses, des cours d'eau, des tranchées et d'autres accidents de terrain. Ces plans sont élaborés et présentés aux états-majors des armées ennemies par de jeunes ingénieurs, — Vaubans en herbe. Tout soldat qui met le pied dans l'eau ou dans un des précipices prévus par les plans, périt sur-le-champ.

Nos jeunes combattants prennent leur position; dans une forteresse, en des tranchées, derrière un fossé, sur une éminence ou en rase campagne, suivant la configuration conventionnelle des lieux et la décision du sort qui répartit les rôles d'assiégeants et d'assiégés. Chaque armée a son drapeau. Le brave qui réussira, sans se faire tuer, à s'emparer des couleurs ennemies, assurera la victoire à son pays.

Ce petit jeu est donc un raccourci de la guerre. Son allure militaire et belliqueuse ne pouvait manquer de séduire de petits Canadiens français.

* * *

À l'occasion des fêtes de Dollard, le Père Louis de Léry résolut d'exploiter le jeu de bouclier pour faire revivre dans l'esprit et le cœur de ses enfants, le souvenir du jeune héros et de son geste sublime. Pour donner aux préparatifs du combat toute la solennité désirable, tous les jours, le grand tableau de la récréation rajeunit, amplifia et illustra de noms contemporains, des communiqués provenant de chez Monsieur de Maisonneuve:

"16 mai 1660... Ville-Marie est dans la consternation. Le fameux coureur des bois Renaud Turgeon rapporte que 200 Onnontagués, sous la conduite de leur grand chef La Mort, descendent en pirogues l'Outaouais. Ils s'apprêtent à fondre sur Montréal et jurent de percer de leurs flèches empoisonnées les habitants de la ville."

“17 mai... 500 farouches guerriers de la tribu des Agniers s'en viennent, par le Richelieu, joindre leurs forces aux 200 Onnontagués... M. Dollard Hurtubise des Ormeaux, capitaine de la garnison de l'est de la ville, sort à l'instant de chez M. le gouverneur... Il lui a fait part de l'ambitieux projet qu'il a conçu pour conjurer le danger; marcher au-devant des Iroquois, résister jusqu'au bout, et, par là, impressionner si fort leurs esprits, qu'ils n'iront pas plus loin...”

20 mai. La bataille va commencer. Dans la cour de récréation, une longue courbe blanche tracée à la chaux figure la rive nord de l'Outaouais. C'est dans la région péninsulaire délimitée par cette courbe que vont se placer les défenseurs de Ville-Marie. Ils se retrancheront dans un petit fort imaginaire où leurs boucliers tiendront lieu de palissade. Le fortin est protégé par un fossé également tracé à la chaux. Pour défendre les extrémités de ce fossé, quelques soldats se blottiront derrière deux redoutes mobiles — écrans formés de deux cadres de bois recouverts d'un treillis. Il est convenu que tout combattant qui met le pied dans l'Outaouais ou dans le fossé, se noie sans espoir de sauvetage.

Dans la salle de récréation, les “petits Dollards” ont orné, avec une fierté un peu exclusive, le buste de leur héros, afin que sa grande ombre les protège durant la lutte. Vers deux heures, le clairon sonne. Dollard surgit à l'horizon. Il est suivi de seize Français, d'un chef algonquin et de quatre guerriers qui représentent en raccourci le contingent huron-algonquin. Le glorieux bataillon s'avance fièrement, précédé du Carillon-Sacré-Cœur. Les petits croisés de la race française ont le cœur ferme, le front haut, l'œil ardent. Parvenus à leur fortin, ils s'y trouvent à l'étroit, mais leur intrépidité ignore la plainte autant que la lâcheté.

Bientôt des vociférations se font entendre. On aperçoit au loin une horde barbare. Les Iroquois s'avancent en dan-

sant, sous les ordres du grand chef La Mort. Ils sont 62 contre 22. Ces derniers, à titre de Français, ont cependant la vie plus dure; il faut deux blessures pour les faire périr.

Les spectateurs sont évidemment gagnés à la cause française, à la vue de cette armée se déployant à l'aise en face d'un peloton serré dans son petit fort. Un témoin risque même cette réflexion plutôt prosaïque; "Ça n'a pas de bon sens! les Iroquois sont trop nombreux et les Français sont trop tassés." — "Laisse-les donc faire!" riposte un camarade plus chevaleresque. "Ce sont des Français, ils sauront bien se défendre."

La bataille commence. Les "petits Dollards" se font mitrailler à bout portant, parent avec leurs boucliers, riposent. De temps en temps, ce cri retentit; "Tu es mort! tu es mort!" Et, de l'un comme de l'autre front, des combattants, boucliers en berne, quittent le champ de bataille. Après quelques escarmouches peu meurtrières, le chef iroquois dirige une attaque forcenée sur la redoute postée à gauche du fossé. Malgré des prodiges de valeur la redoute est emportée. Les Français se reforment pour combattre à découvert. Afin de les distraire et de les enfoncer ensuite, La Mort simule une attaque sur un autre point. Mais Dollard pare le coup et garde ses positions. Les Iroquois se portent alors sur l'autre redoute, qui est prise, reprise par les Français, prise de nouveau et définitivement par les Iroquois. Dans cette action, le chef algonquin se signale, et Dollard reçoit sa première blessure.

Les Français, privés de deux moyens de défense si puissants, ne se découragent pas. Cernés par les barbares, ils font face à leurs assaillants. Tout à coup, La Mort saute le fossé à pieds joints. Les "petits Dollards" restent un moment interdits. Mais un arrière-petit-fils d'Aloné de Lestres bondit sur le chef iroquois, le blesse grièvement et le force à

reculer. On vit alors le grand chef algonquin tenir en échec tout un bataillon ennemi, puis tomber, victime de son héroïque dévouement.

La bataille est sur son déclin. Les Français sont acculés à l'Outaouais. Ils ne veulent pas se laisser refouler dans le fleuve. Ils tiennent "jusqu'au bout" et tombent les armes à la main. Les Iroquois vont se saisir du drapeau. Mais le porte-drapeau se rappelle le noble geste de Lévis. Plutôt que de laisser aux barbares l'emblème de la patrie, il le jette dans l'Outaouais. L'honneur est sauf; mais les "petits Dollards", après trois-quarts d'heure de résistance, sont morts au champ d'honneur.

Les féroces vainqueurs célèbrent leur victoire en promenant triomphalement la tête de Dollard, — sous la forme d'un buste du jeune héros que le Père de Léry leur fit tirer au sort.

* * *

Puis la cour de récréation reprit son aspect modeste et pacifique. Mais ce petit combat où des enfants ont vécu une page glorieuse de leur histoire, ne sera pas sans portée morale. Dans ces petites âmes, le patriotisme a pris ses positions et s'est retranché. Des enfants qui auront senti battre en leur poitrine, ne fût-ce que quelques instants et par adoption d'héroïsme, le cœur de Dollard, sont déjà un peu immunisés contre les défaillances et les reculades. C'est désormais une leçon de courage assimilée. Répétons, en les variant, ces leçons vécues, et plus tard, quand les luttes religieuses et nationales réclameront l'offensive de leur jeune bravoure, on ne les verra ni faire demi-tour ni marquer le pas; ils se jeteront dans la mêlée et, contre les sourires et les menaces, ils dresseront le bouclier de leur fierté catholique et française.

Joseph FORTIER, S.J.

PROCHAINE SEMAINE SOCIALE

Du 27 au 31 août prochain aura lieu à Montréal la quatrième session des Semaines sociales au Canada. Cette bienfaisante institution, inaugurée en 1920 dans la métropole, tint successivement ses assises à Québec et à Ottawa. Notre ville aura donc l'avantage de recevoir une fois encore les *Semainiers* avant qu'ils visitent d'autres centres importants de notre pays.

Après avoir étudié l'encyclique *Rerum novarum*, l'attitude de l'Église à l'égard du syndicalisme, les relations d'ordre, de justice et de charité auxquelles sont soumis capital et travail, les professeurs de nos semaines sociales inscrivent à leur programme la *famille*. Ce sujet, qu'ils traiteront au mois d'août, est assurément l'un des plus importants et des plus utiles qui puissent retenir l'attention de ces travailleurs et susciter l'intérêt du public. Leurs prochains cours, nous en sommes sûr, auront large retentissement et porteront nos compatriotes aux actes sauveurs.

* * *

On ne dira jamais assez de bien de ces semaines sociales. Le changement qu'elles opèrent dans les esprits de certains pays de l'Europe, elles le détermineront chez nous. Commencées vers 1904 en France — nous devons à la France d'avoir inventé nos meilleures œuvres charitables et sociales, nos méthodes les plus perfectionnées d'enseignement et d'apostolat — commencées en France, les Semaines sociales furent peu à peu introduites en Belgique, en Italie et dans certains autres pays. Le Canada avait besoin d'une pareille initiative. "L'action sociale est l'action

qui s'impose," déclarait Mgr Paul Bruchesi en 1920. Mais comment fallait-il procéder sur ce terrain ? Comment déterminer une puissante campagne d'action sociale ? Quels moyens adopter afin de remédier aux maux liés au développement de la société moderne ?

Nos actes sur le terrain social et économique doivent être précédés d'une forte action doctrinale. Trop longtemps au Canada nous nous sommes désintéressés à ce point de vue de l'importance des idées. L'empirisme régna en maître. Vivant au jour le jour, politiques et hommes d'affaires n'avaient nul souci d'accorder leurs actions à une doctrine, à des idées claires régissant le champ de l'activité humaine. La demi-douzaine de nos travailleurs intellectuels n'avait guère l'opportunité de faire bénéficier notre société du fruit de leurs recherches désintéressées. Qui lisait leurs écrits ? À quoi bon, répétaient les gens pratiques, se préoccuper du mouvement des idées ? Le Canada est loin de l'Europe. Les malaises sociaux de là-bas franchiront-ils jamais l'Atlantique ? Ils l'ont franchi. Depuis quelques années, maints indices prouvent que l'inégalité des conditions humaines engendrant la question sociale, produit tôt ou tard ses difficultés partout où il y a des hommes, des hommes qui travaillent et souffrent, à New-York et à Montréal, aussi bien qu'à Londres et à Paris. Nous nous sommes contentés de la foi en l'improvisation. Résultat : nous avons toujours été pris au dépourvu. Il nous faut attendre la crise avant d'en étudier les causes lointaines ; seule la nécessité nous contraint à pousser l'œuvre d'organisation et de résistance.

Quand les unions internationales eurent enrégimenté nos ouvriers, jeté dans leur esprit maintes idées subversives, on songea au syndicalisme chrétien. Nous sommes vingt-cinq ans en retard, répétait-on partout. Maintenant

que sévit la désertion des campagnes, tous déplorent le défaut d'organisation de la classe agricole, son manque de préparation, son excès de routine, son insouciance pour les avantages de la culture du sol. Si l'on avait prévu que l'on passerait de l'économie de guerre à l'économie d'après-guerre, et que nos agriculteurs auraient à supporter la dépression qui se produit sur tous les marchés! Qui songea à la création d'industries dérivées de l'agriculture? Au crédit foncier et agricole? Il eut fallu fonder les œuvres rurales, tout en se préoccupant des œuvres ouvrières.

Qui devait prendre l'initiative? Singulière mentalité! Quand notre gouvernement provincial s'intéresse activement aux œuvres de prévoyance ou d'assistance sociale, on crie à l'étatisme. S'il les abandonne à l'initiative des particuliers, on dénonce son incurie. Le meilleur moyen d'empêcher l'intervention de l'État? Faire en sorte que l'action individuelle ou celle des corps organisés suffise aux exigences pressantes de la société. Qu'un plus grand nombre de prêtres et de laïques sortent de leur passivité d'esprit; qu'un plus grand nombre se préoccupent des œuvres ouvrières et rurales, étudient les problèmes sociaux, trouvent des remèdes aux maux présents, et l'État sera moins sollicité d'apporter avec son aide sa surveillance.

Il faut, pour réagir, commencer d'agir. Et la première action c'est celle de la pensée. Il appartient aux individus d'y tenir la grande part. Il est plus que temps de s'engager dans cette voie. Non seulement notre pays est mal préparé à surmonter les difficultés économiques d'après-guerre, mais certains esprits ont déjà été orientés vers un état social dangereux. Tandis que politiques et hommes d'affaires montraient grise mine aux idées traditionnelles ou s'en désintéressaient, d'autres doctrines étaient importées d'Europe. Telle attitude de certains ouvriers, telle réforme

préconisée sur le terrain économique, furent empruntées à l'idéologie de certains groupes européens. Éclairer les esprits, rechercher les vraies notions d'ordre et d'équilibre social, connaître notre situation économique, scruter les faits, premier devoir pressant imposé à nos hommes d'études. Vie économique et vie sociale ont leurs lois. Maints économistes veulent reviser les thèses qui dominèrent l'économie politique durant le XIXe siècle. La valeur? La loi de l'offre et de la demande? La libre concurrence? Les libertés économiques? Faut-il modifier les réponses que l'on a jusqu'ici données à ces questions? S'il y a des lois naturelles dont l'économiste doit tenir compte, convient-il que, du même coup, il protège l'homme contre leurs effets trop peu chrétiens? Et comment? Sans doute, par l'épuration des mœurs, le renouvellement de la législation, par les œuvres sociales. Mais que d'idées, d'études et de réflexion il faut pour observer les commandements de l'économie sociale nouvelle, se préparer à l'action morale et religieuse, à l'action législative, à la création et au développement des entreprises charitables et sociales. Il faut ici sortir de l'à peu près. Ce n'est pas simple jeu intellectuel, plaisir d'esthète que de compléter ou, mieux, de corriger la science économique moralement et socialement, par les lois et par les œuvres. Il y faut reconnaître sans doute les lois naturelles de l'économie, les nécessités économiques, mais aussi ne jamais oublier les actes que l'homme y greffe, actes libres et qu'il modifie selon ses conceptions de la morale, à la lumière de sa foi religieuse, en vue des fins qu'il s'assigne. Nulle loi, nul phénomène économique que l'on ne trouve à la frontière de la vie morale de l'homme. Pour entrer en jeu il faut, aux lois économiques, l'acte libre de l'être humain, acte bon ou reprehensible, moral, amoral ou immoral. À la connaissance des

règles fixes de l'économie il faut donc que les travailleurs sociaux joignent la claire vue de la doctrine qui commandera sur ce domaine économique les actes que l'homme y pose, en particulier ceux qui se rattachent à la répartition, au partage et à la consommation des richesses.

Depuis une dizaine d'années, certains apôtres et un petit nombre d'institutions de notre province, s'emploient à cette tâche. Quelques journaux et revues se préoccupent de propager, en matière d'économie politique, les notions indispensables à la paix sociale. L'enseignement supérieur s'y intéresse. C'est l'un des buts que s'est assignés l'Université de Montréal. À ce sujet, l'on ne saurait trop secourir les efforts que poursuivent sa *Faculté de philosophie* et son *École des sciences sociales, économiques et politiques*.

Mais il faut classer au premier rang notre *Semaine sociale*. C'est le centre d'activité intellectuelle qui peut accomplir le plus sur ce terrain. Par la souplesse de son organisme, la dualité de son objet, science et action, elle sera plus à même que tout autre corps de contribuer à faire connaître les phénomènes de l'économie politique et sociale et les doctrines qui s'y doivent surajouter. À la Semaine sociale de Québec, le R.P. Archambault, président de la Commission générale des Semaines sociales du Canada, indiqua, en ces termes clairs et convaincants, l'utilité de cette institution d'un genre nouveau :

“Sans le caractère stable et régulier d'une Université, sans non plus l'apparat bruyant d'un congrès, elles empruntent cependant, à l'un et à l'autre, quelques-uns de leurs meilleurs éléments pour les fondre dans une œuvre bien équilibrée, et surtout merveilleusement adaptée aux besoins du jour. C'est, suivant l'expression admise, une Université ambulante, une série de cours se déroulant, chaque année, de ville en ville. Un sujet unique, choisi parmi

ceux dont l'esprit contemporain est le plus fortement préoccupé, concentre habituellement l'attention. À l'exposé des principes s'ajoute l'observation scientifique des faits, et les conclusions doivent tendre à ajuster ceux-ci à la norme de ceux-là. Car, et c'est par ce côté qu'elles se rapprochent des congrès, les Semaines sociales ne sont pas un pur jeu intellectuel, une école de théoriciens. Elles poursuivent au contraire un but pratique. Elles orientent les esprits vers l'action. Si elles recherchent et signalent dans l'organisation sociale actuelle, les abus et les injustices qui s'y glissent, c'est uniquement pour obtenir leur redressement. L'exposé du mal s'accompagne toujours chez elles de l'indication du remède. Un tel travail éminemment constructif requiert une méthode spéciale, du genre universitaire. Les conférenciers parlent en professeurs. Leurs cours sont limités. Aucune discussion publique ne les suit. Ce n'est pas d'ailleurs, comme dans les chaires profanes, des idées personnelles et souvent sujettes à caution qu'ils émettent; fils soumis de l'Église, c'est en son nom, c'est sa doctrine, au moins pour l'exposé des principes, qu'ils enseignent. Le choix de chacun d'eux fait avec soin et approuvé par l'autorité ecclésiastique est une garantie de leur orthodoxie. Aussi les auditeurs peuvent-ils se livrer à eux sans crainte, s'assimiler leurs théories. C'est la vérité qui parle par leur bouche. Les conclusions pratiques et les exposés d'œuvres ne comportent pas la même rigueur doctrinale. Ils exigent cependant, avec la connaissance des principes sur lesquels ils s'appuient, un sens averti des réalités actuelles et une grande prudence."

L'on voit à quelles sources les professeurs de nos Semaines sociales puisent leurs enseignements, le sommet d'où ils donnent leurs directives. Ils s'enquièreent des phénomènes sociaux, analysent nos conditions économiques, puis

tracent un programme d'action à la lumière des idées chrétiennes. Les Semaines sociales constituent une œuvre de doctrine, doctrine économique, morale et religieuse. Leur enseignement est à base de faits et, suivant le mot de Mgr Gibier, à base d'Évangile et de catholicisme. Aussi certains économistes français proclament-ils l'excellence des résultats obtenus en leur patrie par les Semaines sociales; ils rattachent en partie la présente renaissance catholique, notamment dans les faits économiques et sociaux, aux efforts des hommes d'études que réunissent chaque année depuis vingt ans les Semaines sociales.

Il en sera de même chez nous. Il en sera de même si le public sait entourer de son efficace sympathie, les dévoués travailleurs de nos Semaines sociales canadiennes. Ces professeurs contribueront à restaurer les principes intellectuels dans la vie économique et sociale. Au près d'eux, financiers, hommes d'affaires, formeront le dessein de relier leur activité à un ordre de justice et de charité. Nos Semaines sociales faciliteront la collaboration entre hommes de pensée et hommes d'action. Théoriciens et praticiens peuvent jeter là les bases d'une efficace entente. Échanges de vues entre professeurs et auditeurs, assistants et organisateurs; causeries, discussions entre hommes d'études et hommes d'affaires, quoi de plus propre à délivrer les uns et les autres de la myopie de l'esprit? Raisonner sur l'économique d'après les matériaux de bibliothèque, ne satisfera point la probité du professeur. Il voudra confronter ses raisonnements à la réalité. D'autre part, l'homme d'affaires comprendra que le fait n'est pas seul à compter en ce monde, qu'une lumière descend des idées, aide à voir dans l'amas des phénomènes économiques. De cette réunion des intellectuels et des praticiens, les premiers prendront de la vie une vue moins idéaliste, les

seconds une conception moins matérialiste des événements. Si cette idée de la fin de la dernière guerre — contact entre intelligence et industrie, hommes de pensée et hommes d'action — peut se réaliser, les Semaines sociales en offrent l'une des meilleures occasions. Que notre public, que patrons, financiers, ouvriers, se donnent la peine d'aller écouter les professeurs de nos Semaines sociales et se ménagent avec eux quelques heures d'entretien.

* * *

La Semaine sociale du mois d'août prochain, leur apportera un sujet de choix. La famille! Quel citoyen peut se désintéresser d'une telle question? En tous pays, l'on découvre enfin que la famille est la base de la société, "la première pierre de la cité," selon le mot de Charles Maurras. On délaisse de plus en plus la Déclaration des droits de l'homme pour la Déclaration des droits de la famille. On crée des unions ou des fédérations de familles. Partout l'on cherche à déterminer un courant politique favorable à l'esprit de famille.

Notre province doit conserver l'institution familiale telle qu'elle fit la force de notre race. Le développement de notre pays, les conditions nouvelles de vie et de lutte, le nombre accru des distractions et des plaisirs, modifient la société canadienne. Nos familles y perdront-elles la paix, les vertus morales et religieuses qui firent de nos foyers les assises les plus solides?

Les professeurs de notre prochaine Semaine sociale traiteront ces importantes questions. Ils définiront les règles qui régissent la famille, préciseront ses bases religieuses et juridiques, son caractère économique et son rôle social. Ils diagnostiqueront les maux qui menacent parents et enfants; ils leur prescriront les moyens de s'en préserver, les précautions d'ordre matériel, d'hygiène physi-

que et morale auxquelles il importe sans tarder de recourir. De larges synthèses, montrant la famille canadienne-française dans son passé, dénonceront ses adversaires d'aujourd'hui, indiqueront les redressements qu'exige son avenir. Nous verrons mieux alors les destinées où tend notre nationalité, mais qu'elle n'atteindra point sans l'institution familiale, maintenue saine et forte. Écoutons ces cours de notre prochaine Semaine sociale; méditons-les. Ce sera le code de la famille.

Antonio PERRAULT.

LA "LIBERTÉ" DE WINNIPEG

Voici un journal qui atteint sa dixième année sans paraître vieillir. Il fait partie de ce chaînon qui, de Monckton au Nouveau-Brunswick jusqu'à Edmonton en Alberta, prolonge la suite ininterrompue des centres vitaux où bat plus fort le cœur de la race. Le symptôme le plus prometteur d'espérance, dans l'effroyable dispersion où nous sommes, est bien la fondation de ces sociétés ou de ces journaux qui fortifient admirablement notre âme française et catholique, à mesure que le corps grandit. Le groupe manitobain est le groupe français le plus ancien dans l'Ouest; il est celui qui a le plus souffert, mais il est aussi le mieux organisé; il est appelé à jouer un rôle très spécial dans la lutte pour la survivance commune. Nous applaudissons à tous ses efforts comme des frères qui le suivent avec fierté et ne seront pas de ceux qui peuvent oublier.

POURQUOI RESTER CHEZ NOUS

(De la Rente du 14 juillet.)

On compte actuellement douze municipalités en Alberta et onze en Saskatchewan dont les obligations sont en souffrance et qui ne payent même pas l'intérêt de leur dette. La proportion des obligations industrielles première hypothèque en défaut, dans la province de Québec, est loin d'être aussi considérable.

Bien entendu, nous parlons ici des titres cautionnés par des maisons qui ont fait leurs preuves. Pour notre part, nous pouvons déclarer avec fierté que tous ceux que nous avons placés sont en excellente posture : leurs coupons sont invariablement honorés et les obligations elles-mêmes payées rubis sur l'ongle à l'échéance.

L'état financier d'un grand nombre de municipalités de l'Ouest prouve deux choses : 1. qu'une valeur municipale n'est pas toujours, en soi, plus solide qu'une valeur industrielle ou commerciale; 2. que, jusqu'à plus amples garanties, l'épargnant du Québec fera bien de rester dans sa province.

NOTRE AVENIR POLITIQUE

L'enquête de l'*Action française* sur "Notre avenir politique" a été mise en volume. Cette étude sereine et claire, la plus solide, la plus profonde, la plus complète faite jusqu'à date sur le problème de nos destinées, mérite l'attention.

Personne chez nous n'a le droit de scruter avec indifférence l'avenir de notre race. Personne n'a le droit de rester inactif quand il s'agit d'assurer, non seulement la conservation, mais le complet développement de notre intégrité catholique et française. Notre classe dirigeante religieuse et laïque, nos chefs, nos aînés se doivent, sur ce point; d'éclairer la masse et surtout de fournir à la jeunesse pensive l'orientation et les directives nécessaires. L'*Action française* a mesuré la responsabilité de ses devoirs. Elle est à l'œuvre. Elle parle. Elle écrit. Elle agit. La jeunesse l'écoute-t-elle? la suit-elle?

Nous n'avons pas qualité requise pour répondre ici au nom de tous. Nous apportons cependant notre modeste opinion qui est bien aussi celle de quelques autres.

* * *

L'A. C. J. C. ne peut être accusée d'hésitation et d'imprécision sur ce point capital de notre avenir. Dès le 26 juin 1904, lors du premier congrès de la jeunesse canadienne-française, organisé par l'A. C. J. C., les membres de cette association naissante, sous l'inspiration des fondateurs, sans doute, applaudissaient les vœux suivants:¹

"Les membres de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française croient que la race canadienne-française a une mission spéciale à remplir sur ce continent et qu'elle doit pour cette fin garder son caractère distinct de celui des autres races. (Appl.)

¹. *Semeur*, 1904-05, p. 37.

“Ils croient que la race canadienne-française possède des aptitudes pour accomplir sa mission et que le pays où la Providence l’a placée renferme les ressources nécessaires à la formation d’une grande nation et que c’est aux Canadiens français d’exploiter ce pays qui est le leur. (Appl.)

“Ils croient que c’est dans le sol du pays que leur patriotisme doit avoir ses racines et que le Canada français doit l’emporter dans leur amour sur toute autre région. (Appl.)

“Ils croient que c’est le devoir de tous les Canadiens de favoriser ce qui peut accroître légitimement l’autonomie du Canada et de lutter avec énergie contre tout ce qui pourrait amener son absorption par une autre nation quelle qu’elle soit. (Vifs appl.)

“Ils croient qu’il est du devoir des jeunes Canadiens français de ne point tellement s’attacher à un parti politique qu’ils soient portés à lui sacrifier l’intérêt de la religion et de la patrie.” (Vifs appl.)

* * *

Que signifient ces actes de foi: “mission spéciale” de notre race; “formation d’une grande nation” et patriotisme foncièrement canadien-français; accroissement légitime de l’autonomie canadienne?

Dans ces vœux n’y a-t-il pas les articles d’un vaste programme projetant des ondes lumineuses sur l’avenir d’une nationalité? N’y a-t-il pas un idéal bien concret qui est, non seulement de conserver, mais “d’accroître” notre intégrité française et catholique jusqu’au plein accomplissement de notre mission spéciale sur le continent nord-américain? Bref, il y aura bientôt vingt ans, les fondateurs de l’A. C. J. C. résumaient en deux mots notre credo religieux et national: plein développement de l’intégrité française et catholique de notre race et accroissement légitime de l’autonomie canadienne. Du coup, notre association rejetait le credo annexionniste, le credo impérialiste, puis en face du credo fédéraliste, non seulement elle réservait la conscience chrétienne de nos députés, mais leur conscience française. Aucune discipline de parti ne devait prévaloir contre l’obligation première de défendre au parlement fédéral l’âme et les droits de notre race.

Prendre une si fière attitude à une époque comme celle de 1904, c'était heurter des idées courantes, c'était réagir. Garder cette attitude sans faiblesse ni détour fut l'honneur de l'A. C. J. C. Depuis 1904, elle continue à tenir son idéal sous les yeux de notre peuple, invitant la jeunesse à le vivre et à le réaliser. Depuis 1904 l'A. C. J. C. a vécu son idéal et l'a défendu. Elle attend, elle souhaite avec foi et ardeur le jour de la réalisation glorieuse.

Pourquoi, en effet, a-t-elle mis au programme de ses congrès, des études comme celles-ci: *L'instruction publique au Canada français* (1913); *Le Devoir social au Canada français* (1914); *Le problème agricole au Canada français* (1918); *Le problème de la Colonisation au Canada français* (1920); *Le problème industriel au Canada français* (1922)? Pourquoi cette préoccupation constante de ramener chacune de ses plus graves études aux cadres d'une réalité ethnique? Pourquoi ses réclamations en faveur des droits scolaires de la Saskatchewan et de l'Alberta (1905); sa requête portant 460,000 signatures pour obtenir la reconnaissance effective du français dans tous les services d'utilité publique (1908); cette autre requête, couverte de 100,000 signatures et plus, pour les droits du français dans les écoles du Keewatin (1912); cette campagne d'idées et de souscriptions en faveur de nos blessés d'Ontario (1914 et 1916)? Pourquoi enfin (et j'en omets volontairement) sa "guerre aux infiltrations étrangères"? Pourquoi ses protestations contre les menées de l'impérialisme britannique, si ce n'est pour demeurer fidèle à son idéal national, accroître légitimement l'autonomie du Canada et travailler au plein développement d'une intégrité catholique et française? Oui, dès 1904, l'A. C. J. C. s'est donné un credo national complet et précis. Depuis elle croit avoir étudié et agi selon les principes directeurs qu'elle avait choisis.

Il importe qu'à l'exemple des aînés, les membres actuels de notre Association s'efforcent de suivre les pensées qui leur furent offertes. Plus heureux que ceux d'hier, nous avons aujourd'hui de précieux appuis. Par une évolution explicable, l'idéal national que nos fondateurs ont adopté, tend de jour en jour à se concrétiser dans une doctrine plus cohérente et plus solide. Promoteurs ou membres de notre Association, des frères aînés n'ont pas cru juste ni sage l'abandon de nos idéaux après la sortie de nos cadres. Ils se sont groupés, à leur tour, dans une ligue nouvelle. Pleins des idées qu'avaient nourries leur vingt ans, et que le séjour dans nos cercles avait bientôt converties en convictions profondes, ils ont décidé de continuer le bon labeur, pour "le plein développement de notre intégrité française et catholique" et pour "l'accroissement légitime de l'autonomie canadienne". Mieux préparés que nous, plus autorisés et plus libres, ils font œuvre plus directe et plus efficace. Identité d'aspirations religieuses et patriotiques, mais diversité dans la sphère des réalisations; puissent ces relations se développer dans la même harmonie.

* * *

Le lecteur qui aura reconnu entre les deux œuvres des affinités sensibles, devinera le vif intérêt que spontanément la jeunesse pensive doit porter à l'enquête de l'*Action française* sur le problème de "notre avenir politique". Car, s'il existe une portion de cette jeunesse, dirions-nous à nos aînés, "trop loyale pour vous condamner péremptoirement, comme les mandarins de l'insignifiance, sans vous avoir lus", nous serions injustifiables de ne pas l'incarner. N'y eût-il entre nous aucunes relations amicales, aucune affinité d'idées et d'action, que la somme des principes féconds et stimulateurs contenue dans votre enquête

suffirait à captiver l'attention de tous les membres de l'A. C. J. C. La doctrine qui propose comme idéal ultime, à la race canadienne-française, la formation d'un État français en Amérique, aussitôt que le permettra la Providence, cette doctrine vaut mieux, de notre part, qu'une lecture distraite. Elle nous prend au plus vif de nos convictions et de notre être. Elle engage la direction même de nos pensées et de nos efforts. Si les dirigeants de l'*Action française* ont raison, aucune entreprise de caractère national ne saurait négliger ce point d'orientation qui pourra s'imposer demain à notre vie comme une loi suprême.

* * *

Qui oserait le contester? La formule de notre avenir politique nous est présentée cette fois avec un appareil de raisons qui impressionne. Les uns après les autres, rivalisant de force et de logique, les collaborateurs de l'*Action française* nous ont démontré que leur idéal s'accorde avec la plus élémentaire prévoyance, avec les exigences du droit naturel, comme il répond aux aspirations de nos pères, aux besoins de notre mission. Leur solution n'a rien de révolutionnaire. Ce n'est pas un séparatisme commandant la violence qu'on nous propose; c'est une attitude de prévoyance en face d'un séparatisme qui se prépare sans nous et contre nous. "La destruction est commencée par d'autres que nous, écrivent les enquêteurs, et nous refusons d'asseoir notre avenir à l'ombre d'une muraille en ruine." Cet idéal n'a rien non plus de chimérique, si on veut bien ne pas lui marquer une échéance trop prochaine; si ce ne sont point des "énergies frémissantes que l'on veut jeter de l'avant, vers des solutions hâtives,"² si l'on est prêt, pour ne rien compromettre, à parcourir lentement "les étapes intermédiaires", à "traverser temporairement, par exemple,

une période d'indépendance canadienne, peut-être, même d'annexion américaine, ou encore adhérer, comme partie intégrante, à une fédération plus restreinte".³ Les obstacles qui se dressent devant nous n'ont rien d'insurmontable. La carte géographique du continent nord-américain n'a rien d'immuablement figé; et le peuple qui détient en légitime propriété un territoire aussi grand que les vastes états européens, peut se promettre de n'être pas toujours le petit vassal d'un autre.

* * *

Parmi toutes ces raisons de croire à notre avenir, nous y voyons encore une sorte de postulat de notre histoire, un épanouissement normal de nos plus tenaces aspirations. Pourquoi, en fin de compte, depuis trois cents ans, chaque génération de notre race se serait-elle transmis le mot d'ordre: luttons pour la survie? Pourquoi, depuis trois siècles, ces constants efforts pour conserver et développer notre intégrité catholique et notre intégrité française, si, condamnés à n'être jamais qu'un petit peuple dans l'enfance, chaque lendemain doit nous trouver plus pauvres et plus petits qu'hier? Pourquoi nous évertuer à gravir la pente, si ce n'est pour atteindre le sommet? Serait-ce qu'une abominable fatalité s'amuserait à nous souffler l'ambition de grandir pour nous coucher tout aussitôt sur le lit de Procuste? Un Canadien français peut-il poser comme idéal suprême de sa race, le colonialisme perpétuel dans l'Empire ou cette autre forme de colonialisme intérieur que serait le fédéralisme sans fin? En soi, ces régimes expriment un état de transition qui doit permettre aux groupes ethniques de dessiner leur orientation, d'alimenter leurs forces et

² *Action française*, janvier 1922.

³ *Action française*, janvier 1922.

d'élaborer la virilité et l'épanouissement de leur être. Les premiers de nos publicistes écrivent, d'ailleurs, que l'empire anglais ne doit pas et ne peut pas durer, cependant que la confédération a aussi démontré, après une épreuve d'un demi-siècle, qu'elle ne peut durer que par miracle ou durer contre nous. Remontons même plus haut. Depuis cent cinquante ans, l'histoire en peut témoigner, notre race a dépensé le meilleur de sa vitalité et de son énergie pour effectuer la "bonne entente" avec l'autre, et pour obtenir des résultats de plus en plus problématiques. Tout récemment, encore, le 17 mars dernier, le Lieutenant-gouverneur de l'Ontario prenait l'initiative d'une réunion où devait se discuter les moyens propres à la *création* et au maintien de cette entente cordiale prêchée dans les congrès et les conférences, mais oubliée dès le lendemain quand les races se retrouvent elles-mêmes.⁴

Depuis 1867, l'élément canadien-français s'est comporté avec une loyauté parfaite à l'égard du fédéralisme. Par son esprit de justice, par un esprit de conciliation poussé jusqu'à l'outrance, il a collaboré autant qu'il l'a pu à la création d'un esprit national purement canadien. À quoi sa bonne volonté a-t-elle abouti? Non seulement nous n'avons pas réussi à inculquer l'esprit canadien à l'âme des autres, mais nous-mêmes avons partiellement perdu cet esprit dont nous croyions être les apôtres invincibles. Nous avons eu le triste spectacle de voir les miasmes de

⁴ Je lis dans l'*Action catholique* du 6 mars 1923: "Le député Hocken de Toronto parle aux Communes "de l'importance de *créer* au pays un esprit national pour assurer l'unité." — Donc en plein Parlement fédéral, on admet couramment qu'il faut commencer à créer un esprit canadien. Mais à quoi donc a-t-on employé les cinquante années qui nous précèdent? A quoi donc, ont servi nos honteuses concessions, nos pseudo-habiles compromis? Devons-nous persister à risquer la somme de nos efforts pour la création d'un esprit national dont on commence seulement à soupçonner l'importance et l'utilité?"

l'impérialisme gagner entièrement l'Ontario, dévaler jusque dans les plaines de l'Ouest, puis envahir le Québec jusqu'au centre même de sa capitale. Nous avons eu cet autre spectacle de voir nos frères énergies se diviser sur ce point essentiel. Dès lors, adieu l'esprit national! Comment espérer le créer, le faire jaillir triomphant du choc des doctrines, quand nos quelques chefs politiques qui n'avaient pas encore abdiqué le sens national, ont dû consacrer leurs efforts à la conversion de leurs propres compatriotes, lâcheurs ou renégats? La situation ne s'est guère améliorée depuis, pour ne pas dire qu'elle est allée s'aggravant de jour en jour et de conférences en conférences impériales. La race canadienne-française, vraiment, est-elle assez robuste pour se livrer plus longtemps à ce jeu mortel? Devons-nous risquer notre propre vie pour tenter d'engendrer une chimère?

“La Confédération mieux conçue, plus justement pratiquée, eût peut-être fait disparaître au Canada le particularisme de race. On crut trouver dans le pacte fédératif de 1867 un durable compromis aux nécessités divergentes des nationalismes canadiens. Il apparaît aujourd'hui que ce compromis n'était pas possible. Les signataires de cette entente voulurent fonder une nation canadienne, en insufflant aux nouveaux corps associés un esprit neuf, commun à chacun d'eux, l'esprit canadien. Ils ont échoué dans leur œuvre. L'esprit canadien n'existe pas. Les preuves abondent non seulement de l'échec passé, mais aussi de l'impossibilité d'un succès futur. Après un essai vieux de cinquante ans, les différentes provinces se retrouvent aussi moralement éloignées les unes des autres qu'elles l'étaient au milieu du dix-neuvième siècle.”⁵

Notre seule ressource, à nous de la jeunesse, est donc de

⁵ *L'Action française*, novembre 1923; M. Antonio Perrault.

nous tourner vers l'avenir et d'embrasser la meilleure solution qu'on nous ait offerte jusqu'ici. Qu'importe que le rêve soit haut, s'il n'est pas inaccessible! "C'était aussi un rêve de fous pour nos pères, il y a trois cents ans, de vouloir jeter ici au sein des forêts de la barbarie, les assises d'un royaume catholique et français. Ce fut un rêve de fous après 1760, pour la poignée d'hommes qu'étaient nos ancêtres, de prétendre à la survivance de leur race et à l'autonomie nationale. Et pourtant ce royaume catholique et français a été fondé, et pourtant cette race a survécu; notre autonomie, nous l'avons conquise; nous avons prouvé qu'en restant nous-mêmes, qu'en restant fidèles à nos traditions, qu'avec de l'endurance, de la lutte et de la foi, nous nous faisons fort de réaliser, même en Amérique, les rêves insensés." ⁶

D'ailleurs le rêve d'une grande nation canadienne au service de l'Empire anglais, ou celui d'un grand tout américain englobant les États-Unis et notre Puissance, ou celui encore d'une nation canadienne indépendante s'échelonnant de l'Atlantique au Pacifique sans autre lien qu'une gigantesque ligne ferrée, sans autre ferment d'unité que le *racial melting pot*, tous ces rêves sont-ils plus sages, moins chimériques?

Enfin, si vraiment une doctrine doit se formuler qui donne à la "jeunesse pensive" une direction nationale plus sûre, plus bienfaisante, plus traditionnelle que celle de l'*Action française*, qu'elle se fasse entendre et nous l'écouterons! D'ici là, que personne ne s'offusque si nous adoptons celle qui satisfait nos aspirations et nos esprits.

⁶ *Education de la volonté*, p. 23 (1904), l'abbé Lionel Groulx.

LA HAINE DE LA TERRE

Pour extraordinaire que cela paraisse, un mal existe chez nous qui s'appelle proprement la haine de la terre. Peuple planté d'hier sur un sol vierge, nous avons ce vice des vieilles civilisations. Les médecins se présentent l'un après l'autre qui diagnostiquent le mal, en détaillent les causes. De leurs examens une première conclusion se dégage et qu'il importe souverainement de retenir : c'est que, pour une ou deux causes accidentelles, la dépopulation des campagnes n'en compte guère après tout que d'anciennes et de permanentes.

* * *

Les causes accidentelles, on les a presque toutes énumérées quand on a tenu compte du déficit de la production agricole depuis une couple d'années, déficit aggravé par la baisse soudaine des prix de guerre pour les produits du sol. Si entre ce mal de durée toute récente et les suites funestes déplorées par chacun, existe une si évidente disproportion, c'est qu'au mal d'hier s'ajoutait un mal ancien qu'on a trop négligé de compter. La dernière rafale n'a pu abattre la maison que parce qu'une longue incurie en avait laissé préparer la démolition.

Le déficit de la production agricole existe depuis longtemps par la faute des méthodes routinières qui affectent la quantité aussi bien que la qualité des récoltes. Les statistiques ont démontré que les terres québécoises dépassent rarement, à l'acre, une médiocre moyenne de production et qu'elles sont loin d'être vouées aux cultures les plus appropriées et les plus payantes. Ni l'enseignement des écoles

rurales, ni celui des agronomes disséminés à travers les campagnes ne paraissent avoir suffisamment modifié cet état de choses. Les écoles, trop insuffisamment spécialisées, trop médiocrement "rurales", les mêmes du reste pour l'enfant des villes, l'enfant du village ou l'enfant de la ferme, ont peu aidé ce dernier et lui sont devenues trop souvent une agence de déracinement. Quelques agronomes ont fait noblement leur devoir; d'autres n'ont pas su dissimuler une insigne incompétence: les fermes qu'ils ont cultivées ou administrées n'ont servi qu'à enseigner aux cultivateurs un nouveau moyen d'échouer brillamment. Le plus souvent les plus intelligents et les plus dévoués se sont heurtés à l'apathie, aux préjugés toujours vivaces des ruraux contre les agriculteurs en manchettes; quelquefois aussi, il faut bien le dire, le pire ennemi de l'agronome a été le député du comté, démocrate au petit pied, jaloux de son influence et ne souffrant de renommée que la sienne parmi "les libres et intelligents électeurs". Nous avons connu des districts où l'agronome ne pouvait faire une conférence, ne pouvait réunir dix habitants, pour leur parler d'engrais chimiques ou d'élevage de bêtes à cornes, sans la permission du député.

Les mauvaises années auraient-elles été aussi dures pour l'agriculteur, s'il n'avait manqué d'un autre secours qui est le petit crédit? Les campagnes sont suffisamment couvertes de banques — dont un bon nombre anglaises — qui recueillent les épargnes des petites gens, mais ne leur en prêtent qu'une minime partie. Les banques ont toujours un peu effarouché l'homme des champs; il n'ose leur demander les petits prêts, à toute sorte d'échéances et à taux modeste, que les banques, au surplus, ne peuvent lui consentir. L'homme des champs irait plus volontiers aux caisses populaires, aux guichets accueillants, aux prêts faciles, œuvres de secours avant d'être des œuvres de finance. Mais voilà:

les caisses populaires se développent chez nous, comme toutes les œuvres de caractère social: en raison inverse de leur nécessité. En sorte que le cultivateur tombé en mauvaises affaires et qu'un secours opportun pourrait souvent relever, n'a qu'à choisir entre les griffes de ses créanciers ou celles de l'usurier.

Fouillons le mal jusqu'au fond et disons que les années dures ne seraient jamais des années d'exode, si l'habitant canadien-français ne souffrait d'un vice de race qui s'appelle l'imprévoyance ou la prodigalité. Sont-ce les complexités trop réelles de la comptabilité agricole qui auront fait que le cultivateur n'aura pu tenir aucune espèce de comptabilité? Encore aujourd'hui, alors que l'instruction s'est pourtant améliorée dans les campagnes, la plupart ne savent où ils en sont, dans leurs affaires, que le jour où, toutes leurs redevances payées, ils comptent les derniers écus de leur porte-monnaie. Dans l'intervalle ils ont peiné au jour le jour, sans savoir ce que leur rapporte telle ou telle culture, ne comparant que dans l'à peu près leurs recettes et leurs dépenses. Ce manque de comptabilité, cette indifférence au budget annuel, dont s'accommode trop bien une imprévoyance endémique, sont au commencement de toutes les catastrophes. Les bonnes années sont rarement des années d'économie, des années où s'accumulent les réserves d'argent en prévision des échecs ou des disettes possibles. Un peu moins que l'ouvrier ou que le petit salarié de chez nous qui dépensent tout ce qu'ils gagnent, mais dans une mesure encore trop large, le cultivateur canadien-français a soin de ne jamais laisser se gonfler son porte-monnaie; si ses recettes augmentent, il augmente tout aussitôt ses dépenses de luxe, sans se préoccuper du lendemain, n'ayant pas de pire crainte, à ce qu'il semble, que celle de s'enrichir trop rapidement. Aussi le premier malheur le trouvera-t-il sans res-

sources suffisantes. Et pour peu que la mauvaise fortune ait d'opiniâtreté, elle aura bientôt fait de terrasser ce magnifique travailleur.

* * *

Ce sont là des causes également communes à l'émigration vers les villes et à l'émigration aux États-Unis. Chacun de ces exodes a pourtant ses causes particulières et permanentes qu'il importe aussi de signaler.

La ville a exercé sur les ruraux une fascination contre laquelle on les a peu protégés. Il n'est guère de campagnes québécoises à proximité des chemins de fer qui ne soient aujourd'hui envahies par la villégiature. Le spectacle de ces mondains n'a pas seulement révélé aux habitants, des luxes et des frivolités qu'ils ont essayé de copier; il a allumé dans leur esprit sans défense, le désir d'aller vivre dans ces agglomérations humaines où évolue le beau monde, où les plaisirs, les amusements sont à portée de la main. Les voyages devenus plus faciles et plus fréquents ont reculé jusqu'à vingt, jusqu'à quarante lieues, pourrait-on dire, les banlieues de chaque ville. Pendant ce temps-là le cultivateur ne savait trop que faire du surplus de ses enfants, de ses filles surtout. N'ayant pas toujours pris au couvent, à ce qu'il semble bien, le goût d'épouser un habitant, les filles de la campagne sont allées chercher en ville un travail de domestiques ou d'employées de magasins et de bureaux. Un ou deux de leurs frères les avaient quelquefois précédés. Pour le reste de la famille et pour son voisinage, ce fut le commencement de la débandade. Ces petits campagnards d'hier frottés d'un peu d'anglais ou d'un peu de dactylographie sont les pires agents de la dépopulation des campagnes. À chacune de leurs visites au foyer, ils exhibent vaniteusement leurs toilettes, leurs breloques où s'évanouit réguliè-

ment, jusqu'au dernier sou de leur salaire; ils parlent de sport, de théâtre, des "petites vues"; ils narrent par le menu leurs plaisirs de chaque soir; leur vantardise en met plus qu'il ne faut. Et voilà que, pour les vaillants restés à la ferme, la convoitise s'éveille d'une autre existence; pour la première fois peut-être, ils trouvent rude et bien inférieure leur existence de tâcheron.

Ce tableau fardé de la vie urbaine que l'on promène depuis si longtemps à travers nos campagnes, il eut fallu une parole d'autorité pour en démasquer les couleurs menteuses. À côté des plaisirs plus ou moins réels, il eut fallu montrer le travail perpétuel sous un maître, l'esclavage du salarié, les émoluments suffisant à peine à solder chambre et pension; il eut fallu faire voir les petites maisons dans les quartiers ouvriers, sans air, sans lumière, cavernes de tuberculeux; au spectacle de l'homme des champs, travaillant dur parfois, mais ouvrier libre, n'ayant de maître que lui-même, propriétaire d'un domaine, concourant à la force et à la moralité de la race, il eut fallu opposer la vie morne de ces déracinés, perpétuels locataires, traînant leur petit mobilier de quartier en quartier et de ville en ville, ouvriers aigris et graines de révolutionnaires, fils des fondateurs de ce pays, acceptant cependant, aux vidanges et dans les rues, des besognes dont ne veulent pas les rebuts de nos immigrants. Ces tableaux à contrastes bienfaisants, les voix autorisées les ont-elles faits aux campagnards? Les ont-elles faits avec assez de vigueur, aussi souvent qu'il l'eût fallu?

Disons, pour être juste, qu'aux cultivateurs des vieilles paroisses, incapables de garder leurs terres, ou ne sachant que faire de leurs garçons, leurs conseillers n'ont jamais pu opposer efficacement aux séductions de la ville, l'alternative des terres neuves. Pour invraisemblable que cela paraisse, dans une province qui détient encore des millions d'acres

sans culture, où chacun proclame la colonisation l'œuvre capitale, le défrichement des terres neuves demeure toujours le partage des héros surhumains. Il n'est point de tracasseries ni d'avanies que l'on ait épargnées au pauvre colon de notre province. Pendant que nos gouvernants réservaient toutes leurs politesses et toutes leurs faveurs aux capitalistes et aux industriels étrangers qui venaient accroître notre servage économique, ils ne cessaient de forger des lois pour écraser, si possible, le glorieux conquérant de la terre québécoise, le meilleur élément de l'actif national. Nous avons aujourd'hui ce spectacle qu'à l'heure où les meilleurs fils du Saint-Laurent quittent un pays où ils ne trouvent pas à vivre, les industriels étrangers envahissent partout ce même pays et y font des affaires d'or. Un nouvel esprit, par bonheur, a commencé de souffler dans les sphères gouvernementales. Mais l'homme qui préside aujourd'hui au ministère de la colonisation, reste encore entravé par cinquante ans de sottises et de politique criminelle. Autour de lui rôdent toujours les ennemis séculaires du colon : le marchand de bois, le spéculateur, le politicien de coulisses, hommes néfastes qu'il écartera pourtant s'il veut seulement se souvenir qu'il a contre eux toute sa province.

L'exode aux États-Unis a peut-être des causes encore plus affligeantes. Sans doute nous faut-il compter avec notre situation géographique. Les courants humains vont du nord au sud; les terres ensoleillées attirent plus que les climats rigoureux. Les pays indépendants où la personnalité du citoyen se déploie intégralement, offrent aussi plus de séduction que les nations mineures et les pays coloniaux. Mais ces causes naturelles et permanentes expliquent-elles des folies d'émigration comme celles qui sévissent chez nous périodiquement, qui atteignent plus que tout autre le Canadien français, c'est-à-dire l'homme apparemment le

plus enraciné au sol de son pays, et, parmi les Canadiens français, l'agriculteur, le terrien par excellence? Expliquent-elles surtout, comme le disait récemment à Carillon le directeur de l'*Action française*, "qu'à la première crise, qu'au premier malaise économique, nos populations lèvent le pied comme les faméliques des ghettos d'Europe"?

Nous aurons beau faire, des faits comme ceux-là ont leur douloureuse signification et nous sommes bien ici en présence d'une véritable crise du patriotisme. Pour quelques-uns qui s'en vont, la nostalgie dans l'âme, le plus grand nombre, nous disent de bons observateurs, ressemblent à l'herbe folle qui ne connaît de loi que le vent qui l'emporte. On part pour les États-Unis; on partirait tout aussi bien pour l'Australie ou la Nouvelle-Zélande. Pas un instant l'on ne semble envisager le départ de la patrie comme une solution extrême. La patrie, c'est devenu pour le grand nombre de nos compatriotes, le pays des gros salaires et de la vie facile. Et qu'un pareil état d'âme ait pu se propager au milieu d'une nationalité qui ne perd jamais que du nécessaire, où les devoirs les plus rigoureux enchaînent chaque homme à son poste, voilà qui doit donner à réfléchir à tous les maîtres de notre enseignement. Il y aurait matière à réflexion, tout aussi bien, pour ceux de nos lettrés qui ont préféré cultiver l'exotisme en petites chapelles plutôt que d'idéaliser, aux yeux de leur race, l'image de la patrie. Exotistes et impérialistes de toute couleur et de tout grade, tous ceux qui ont prêché à leurs compatriotes un autre amour que celui du pays natal, ont contribué à cet effroyable déracinement et, s'ils sont capables de remords, en battront leur coulpe.

* * *

Voilà le problème, croyons-nous, dans son ampleur et

dans sa gravité. Ceux qui entreprendront de le résoudre, ne sauraient surfaire la grandeur de leur tâche. Ce n'est pas un cataplasme ou deux qu'il faut appliquer à des membres malades; pas seulement des organismes économiques qu'il faut donner aux terriens; c'est toute une âme rurale qu'il faut refaire; c'est la haine de la terre qu'il faut détruire. Les terriens ont besoin d'être attachés, par des liens plus forts, à la petite terre de leur foyer et à la plus grande terre de la patrie; ils doivent se sentir les collaborateurs de l'œuvre nationale, de la grande œuvre de notre survivance dont ils sont les meilleurs soutiens. Comme ils l'avaient déjà fait pour les travailleurs des villes, nos évêques demandent à leurs prêtres de se tourner vers ces autres ouvriers qui ont besoin de guides. C'est l'orientation définitive de tout notre clergé vers les œuvres sociales. Là réside le meilleur espoir. Formés par des hommes qui connaissent bien leur pays, de moins en moins, il y a lieu de l'espérer, les jeunes clercs des grands séminaires seront laissés dans l'ignorance du cadre de leur vie. Ce problème rural où se trouvent liés l'avenir moral d'une race et peut-être la vocation d'un peuple apostolique, est l'un des plus dignes du souci sacerdotal. Il faut nous applaudir qu'à résoudre ce problème, l'on ait appelé les hommes qui se tiennent le plus près du peuple et qui peuvent encore lui parler de désintéressement.

Jacques BRASSIER.

8 juin 1923.

LES SIGNES SUR LE SABLE

(PAR ÉMILE CODERRE)

Voici un volume de vers paru il y a déjà quelque temps. Les *Signes sur le Sable*, de M. Émile Coderre, ne révèlent pas un talent très personnel; mais on y constate, à côté d'une connaissance de métier notable, des tentatives d'évasion de la banalité ambiante et, en ce temps de négligence et de relâchement littéraire, le culte et le souci sincère de la forme. On y trouve encore un bel amour de l'art, du rêve et des illusions. C'est assez pour valoir à leur auteur l'estime des lettrés.

M. Émile Coderre, comme son ami Alphonse Désilets, est, plus qu'autre chose, un poète heureux. Il chante la vie, la femme et l'amour; ces trois mots résument son œuvre. Il a bien quelques strophes où palpite une douleur vraie, où il a mis son cœur endolori par l'existence, mais c'est chez lui affaire d'un moment. Il reprend vite l'autre lyre, celle de l'amour ensoleillé et du bonheur de vivre. Il bénit alors jusqu'à la souffrance, de ce qu'elle l'a fait plus fort devant les duretés de la vie et il s'écrie :

Je vous bénis, mon Dieu, d'avoir fait la souffrance,

.....
*Je vous bénis, Mon Dieu, d'avoir brisé mon rêve,
Puisqu'il est une Vie au delà des tombeaux...*

Et le livre se clôt sur une *Finale* dont la dernière strophe contient toute l'idée de sa chanson :

*Que m'importe après tout qu'on me raille ou m'acclame,
Et qu'en le noir oublié mon livre soit jeté,
Si mes vers ont su mettre un peu de joie en l'âme
De la Femme pour qui je les aurai chantés.*

Cette femme, elle sera la muse, l'inspiratrice de ce qu'il y a chez lui de meilleur. Il l'a chantée dans son attente, lors de sa venue, puis dans la plénitude de leur amour. C'est elle qui sera sa joie, c'est à cause d'elle que la vie méritera d'être vécue. La musique, les mille symphonies de la nature, les parfums, les poèmes et les soleils couchants, tout lui parle d'elle. Il lui dit, dans un moment d'exaltation :

Le crépuscule est doux comme un de tes sourires...

Il lui rendra ce témoignage, qui est bien d'un poète :

*Je veux clamer bien haut les vers que tu m'inspires,
Car, vois-tu, de nous deux, le poète, c'est toi;
Je ne puis qu'exprimer les vers que tu soupires,
Et mon âme est un luth qui vibre entre tes doigts. ¹*

Dans *Royauté de poète*, l'une des belles pièces du recueil, il énumère ses richesses, richesses verbales d'artiste, et il lui en fait l'hommage :

*J'ai des trésors d'azur, de pourpre, de nuages,
Des pays fortunés sous des soleils d'or pur;
Les flots d'argent nacrés caressent les rivages
Où mes palais altiers ont des rubis pour murs.*

*J'ai tout le bleu des flots, tout le vert du feuillage,
Tout l'or mystérieux des rayons du couchant;
Toutes les fleurs des prés, toutes les fleurs sauvages,
Et le cœur des oiseaux me célèbre en ses chants.*

*J'ai le velours des nuits, l'or scintillant des astres,
Le parfum des forêts, la caresse des vents,
Et la lune où la mort a semé les désastres
Se repeuple pour toi de mes rêves vivants.*

*L'univers m'appartient. L'âme de chaque chose
Palpite avec mon âme et subsiste par moi.*

¹ *Immortalité*, p. 82.

*Aux accords de mon luth, les oiseaux et les roses,
Les astres et la mer vibrent de mon émoi.*

*Laisse-moi sur ton front poser le diadème :
Mon Royaume est à toi ! Sois la Reine: je t'aime !²*

Et plus tard, il écrira dans *Prière*, quand la femme aimée sera morte :

*Mes sanglots, ô mon Dieu ! mes pleurs, je vous les donne;
C'est le sang de mon âme, et qu'il coule à jamais.
Si chaque pleur qui coule au pied de votre trône
Doit devenir, au front de celle que j'aimais,
Un diamant de plus dans l'or de sa couronne,
Mes sanglots, ô mon Dieu, mes pleurs, je vous les donne.³*

Malheureusement, tout n'est pas de cette qualité dans les *Signes sur le Sable*. Ce qui n'entre pas dans ce qu'on pourrait appeler le cycle de la femme, est généralement faible. Il est quelques fantaisies pleines de charme et de délicatesse, comme *Mendiant d'amour*, *Vieille Romance*, *Éventail*, qui évoque le souvenir de Nelligan; *Poème étrange*, *Fantaisie*, où passé en scintillant la gamme des couleurs; et l'on découvre ça et là, parmi des alexandrins d'écolier et des strophes en prose rimée, des vers très beaux:

*Sur le mur du jardin, ta fenêtre éclairée
Dessine un carré blond où ton ombre se meut;⁴*

*Les maux qui m'ont blessé, je ne les maudis pas;
Quand on a su souffrir, la Douleur n'est point vaine.⁵*

*Écoute dans la nuit silencieuse et moite
Tomber les feuilles d'or des rêves caressés...⁶*

² P. 71.

³ P. 127.

⁴ Dernière sérénade de Pierrot, p. 91.

⁵ Je te pardonne, ô Vie, p. 97.

⁶ Nocturne de novembre, p. 129.

Il remercie la lune :

*Pour cet ultime rayon bleu
Dont tu viens éclairer le réduit du bohème,
Qui s'affaisse en pleurant, sans amie et sans feu,
Sur les derniers vers d'un poème.*⁷

Et ce vers en douceur :

*On entendrait tomber des pétales de roses,*⁸

qui fait songer à cet autre joli vers de Jean Caillol :

Le bruit que fait la neige en tombant sur la neige.

Nous n'entreprendrons pas de signaler en détail faiblesses et défauts. Ce serait trop long et peu profitable. Remarquons entre autres choses que M. Coderre a déparé son livre par une malheureuse tendance à philosopher, visiblement inspirée de Vigny et de Baudelaire. Le genre "tour d'ivoire" a fait son temps; c'est vieux jeu. Et nous ne croyons nullement M. Coderre quand il crie son mépris de la foule, qu'il affecte de dédaigner "les prétendus plaisirs et les ombres d'espoir". Beaucoup de poèmes sont gâtés par cette obstination à leur ajouter une manière de morale versifiée, pas toujours élégante, et assez souvent peu appropriée. Cette manie est surtout visible dans les deux ou trois premières parties du recueil, les plus mauvaises.

M. Émile Coderre n'est pas un grand poète. Il lui manque la personnalité. Son vers, qui est souvent bien fait, n'est pas marqué du large sceau de l'originalité. Celle-ci se définit assez mal, vu qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. On la reconnaît à un rien, peu facile à déterminer, impalpable, mais sensible à première lecture, qui fait qu'un vers de Baudelaire n'est pas un vers de Samain, et que le

⁷ P. 114.

⁸ *Soleil couchant*, p. 123.

vers de Samain n'est pas celui de Verlaine. Les *Signes sur le Sable* procèdent directement des poètes français contemporains; les parentés sont trop apparentes et trop précises. M. Coderre a fait chez eux un bon apprentissage du vers; il n'a pas su se garder des dangers que comportaient, pour l'éclosion de son individualité, les subtilités de leurs phrases chantantes, enveloppantes. Son inspiration reste profondément livresque.

Rien n'est plus aisé que de le prouver, pièce par pièce, vers par vers. Il est inopportun de ressusciter ici la méthode critique employée par William Chapman contre Fréchette, dans son *Lauréat*. Ce travail de dissection n'est pas nécessaire. Nous profiterons cependant de l'occasion pour indiquer un mal dont souffrent un trop grand nombre de nos jeunes écrivains. L'imitation, cela ne fait pas de doute, est un moyen de formation littéraire. Mais l'imitation reste l'imitation, et le décalque ne vaut que comme tel. Un exercice de collège n'est pas une réalisation d'art. Et il y a trop de ces exercices dans les recueils de vers publiés chez nous, ces dernières années. Jean Nolin, Jean Chauvin, Léo d'Yril, Alphonse Désilets, Albert Dreux même autorisent ces remarques autant qu'Émile Coderre.

Celui-ci, comme nous le dit son préfacier, a pratiqué Albert Samain, André Rivoire, Rostand et Rodenbach, Paul Verlaine. Il a lu aussi de Vigny et Baudelaire, probablement Charles Guérin et Le Cardonnel, d'autres encore. Il connaît l'américain Poe, ne serait-ce que par son lamentable poème du *Corbeau*. Aussi les *Signes sur le Sable* contiennent-ils Samain, Rostand, etc. Le *Corbeau* inspirera deux pièces. L'auteur ne cache rien; il sait ce qu'il fait et que la critique ne se laissera point prendre. Il va jusqu'à citer, en tête de ses poèmes, les aînés qu'il va exploiter. Il écrira, après Rostand :

Les plus beaux vers d'amour ne sont pas dans les livres.....
 et après Baudelaire:

*Je veux graver ton nom dans l'or de mes poèmes
 Afin que si, plus tard, mes vers sont parfois lus...*

Par moment, on dirait qu'il a fait la gageure d'écrire en marge de tout ce qu'il a lu. Nous le regrettons. Quelle que soit notre admiration pour l'art ciselé des *Fleurs du Mal*, la psychologie amoureuse du *Songe de l'Amour*, ou les rimes acrobates des *Musardises*, nous préférerions à leurs auteurs, dans les circonstances, un nouveau poète qui s'appelât Émile Coderre.

Les *Signes sur le Sable* ont de la valeur, si relative soit-elle. L'auteur a de la culture et sait faire le vers; il possède aujourd'hui un instrument qu'il n'avait pas il y a dix ans. Nous lui demandons mieux pour l'avenir. Il lui faut devenir lui-même; qu'il se cherche et qu'il se trouve ! Qu'il ne perde pas de vue non plus cette vérité: que nous ne ferons rien pour l'avancement de notre littérature, tant que nous ne dépasserons ou n'égalons au moins ceux qui nous ont précédés.

HARRY BERNARD.

UN COUP DE MAIN, S.V.P.

La *Liberté* de Winnipeg (10 avril 1923) s'étonnait de trouver sur une photogravure de la "salle de brassage de la Frontenac," des inscriptions anglaises comme "Malt scape Hopper," "Hot water tank," "Mash Tub," etc. Et le vaillant journal manitobain ajoutait: "Si Québec croit avoir assez de force pour négliger les détails, il n'en est pas ainsi de nous... Détails! pourquoi s'arrêter à ces vétilles? Parce qu'elles nous font un mal considérable. On l'oublie à Québec, nous le sentons ici. Un coup de main coûterait si peu; pourquoi ne pas nous le donner?"

La leçon est opportune. Nos frères éloignés font bien de cravacher ainsi notre insouciance. La solidarité de race nous fait défaut dans une mesure effarante. Et nous avons trop de ces maisons de commerce et de ces industriels qui font volontiers appel à l'appui des Canadiens français mais qui n'ont pas le courage de s'afficher sous des couleurs françaises.

VERS L'AVENIR

On continue toujours à s'occuper, en petit comité, du congrès de la survivance depuis qu'il fut le thème principal du congrès de Lowell, l'automne dernier. Nous voulons espérer qu'on n'en restera pas là. A Lowell, on ne l'a pas oublié, l'idée du congrès fut acceptée en principe, puis remise au conseil fédéral de la Fédération qui devait en chercher la réalisation. Ce qui nous intéresse en l'occurrence c'est moins la forme que revêtira ce projet, que les préoccupations qui l'ont inspiré et les résultats pratiques qui en sortiront. Dans l'esprit de son initiateur¹ il doit marquer le point de départ de nouvelles orientations pratiques pour l'avenir. Le P. Olivier qui est un jeune bien au courant des besoins de sa génération et de celle qu'il précède immédiatement, voit des motifs d'alarme, pour l'avenir, dans ce qu'il constate parmi les Franco-Américains nés et élevés aux États-Unis. Il s'effraie surtout de l'envahissement de l'anglomanie parmi les jeunes et de toutes ses conséquences dénationalisantes. La réaction, il la veut provoquer principalement par une suralimentation française de nos institutions de survivance déjà existantes et par la création de nouvelles sources de vie.

Quelques-unes de nos forces lui paraissent tout simplement admirables. Aussi, comme tout jeune au cœur bien placé et animé d'une salubre fierté de race, il ne ménage pas ses hommages à l'œuvre de nos pères et de nos vieux chefs. Ce sont bien eux en effet qui ont assuré le salut de la race jusqu'à ce jour et qui lui ont même donné les moyens essentiels de survivre..

¹ Le R. P. Olivier, O. P., directeur de la *Semaine paroissiale*.

Superbe d'énergie, de dévouement, d'activité patriotique fut l'effort des vieux états-majors dont un bon nombre sont encore avec nous. Leurs œuvres mieux que toute parole le démontrent abondamment. Ce sont les 200 écoles et paroisses érigées par eux dans tous les coins de la Nouvelle-Angleterre; les sociétés nationales fortes et prospères avec ramifications partout où s'agite un groupe français; la presse française, porteuse de vie française partout où elle pénètre. Voilà l'œuvre grandiose de nos pères palpitante de vie française, toute pétrie de sacrifices. Sait-on aujourd'hui les circonstances difficiles dans lesquelles elle a vu le jour et s'est développée? Apprécions-nous suffisamment l'héroïsme des artisans qui l'ont faite? Il y a cinquante ans, qu'étaient nos pères? De pauvres cultivateurs ou, des journaliers poussés la plupart par la nécessité hors des frontières de leur pays, à la recherche d'une vie plus viable. Ils ignoraient l'anglais, étaient timides, s'isolaient en des colonies fermées pour y vivre leur vie. Ils ne furent pas lents cependant à comprendre les exigences de leur nouveau milieu : exigences de leur nouvelle allégeance politique, exigences de la race qu'ils ne voulaient pas laisser s'éteindre. Voyant les dangers qui menaçaient leurs croyances dans une atmosphère religieuse ou protestante où la langue dominante, véhicule de l'indifférentisme religieux, était la langue anglaise, ils demandèrent bien vite des paroisses nationales pour se mieux protéger. Celles-ci ne surgirent pas toujours sans obstacles. A nos pères il fallut assez souvent de la ténacité pour obtenir ce qu'ils voulaient. Car, en certains lieux, on n'admettait pas toujours la légitimité de leurs requêtes, en dépit d'apostasies religieuses qui avaient pour cause principale, une anglomanie sans discrétion.

Maîtres de leurs paroisses et des écoles bilingues qui

en sont les vestibules, ils songèrent sans retard à la fondation de sociétés nationales et de secours mutuels pour se grouper et s'entr'aider. On trouve difficilement quelque chose de plus touchant que les débuts de ces sociétés, en maints milieux. Le plus souvent c'est un petit groupe de simples journaliers qui en jettent les fondations. Ils manquent de lettres et de culture, mais point de clairvoyance ni d'attachement à l'âme française. Et c'est avec la préoccupation hautement patriotique de se maintenir eux-mêmes qu'ils établissent les bases de leurs sociétés. Modestes dans leurs débuts, elles connaissent vite la prospérité parce qu'elles répondent à un besoin dont chacun se rend compte. La race ne manqua jamais de chefs ni d'éclaireurs. Les prêtres canadiens-français venus du Québec devenaient les guides naturels de leur peuple. De plus il se trouva toujours des laïques, hommes de profession assez souvent, dont le dévouement fut généreux et salutaire à la cause franco-américaine. Ils poussaient sagement à la naturalisation, à l'ascension dans les affaires et dans l'administration de la chose publique. Assez vite on vit nos gens devenir commerçants, contremaitres, hommes d'affaires, représentants dans les conseils de ville et les législatures d'État. C'est une montée qui s'est faite graduellement, grâce à la formation bilingue de nos écoles paroissiales et de nos collègues commerciaux. Aujourd'hui nos commerçants ne se comptent plus, nos manufacturiers font leur marque, puis nous avons nos magistrats, nos hommes de profession, toute la série d'hommes qu'il nous faut pour constituer un noyau de peuple normal et capable de maîtriser ses destinées, si la prospérité et le progrès ne lui sont pas funestes.

Nous, les jeunes, sommes très fiers des conditions sociales du groupe franco-américain. Nous nous sentons au cœur, pour l'œuvre de nos pères, une admiration très

grande. Eux ont admirablement fait leur devoir. Leurs chefs spirituels et leurs leaders laïques se sont montrés beaux de générosité, de clairvoyance, de ténacité. Aujourd'hui que nos fortifications sont bien assises : églises, écoles, presse française, sociétés nationales, nous ne voulons aucunement y mettre le feu. Elles ont été notre sauvegarde et notre force dans le passé; elles restent nos gages de survivance pour l'avenir.

Le congrès de la Pensée française étudiera les dangers qui menacent aujourd'hui ces institutions : dangers de l'intérieur et de l'extérieur. Parmi ceux qui s'attaquent à notre vie intime, il relèvera en premier lieu la tendance vers l'anglicisation. L'anglomanie s'introduit d'abord chez les individus, par suite de l'ambiance et des relations sociales. Puis, elle pénètre dans la famille. De là, elle tend à s'imposer à l'école et dans nos sociétés nationales. Pour peu que parmi les vieux chefs — quelques-uns, oh, très peu — deviennent conciliateurs et opportunistes, parce que fatigués de la lutte ou quelque peu sceptiques sur l'avenir, ils sont tentés de s'accommoder trop facilement de cette tendance néfaste et même de l'accentuer par l'élimination graduelle du français à l'école.

Les jeunes qui montent, observent ces faits avec appréhension. Nés et élevés au pays, ils connaissent, mieux que les anciens peut-être, les tactiques des adversaires et leur mentalité. Aussi, protestent-ils contre cet enlèvement graduel dans l'unilinguisme scolaire et demandent que nos écoles restent franchement bilingues, dans l'intérêt de la race et de son âme et conformément à la saine pédagogie. Les jeunes voudraient voir aussi les sociétés nationales s'alimenter plus abondamment de vie française et multiplier les gestes d'action française. Conscients des dangers qui menacent la vie intérieure de la race par l'an-

glomantie, par l'anglicisation de l'école, par l'apathie sociale, par le mariage mixte, les jeunes désirent sincèrement apporter leur concours à l'élimination de ces maux. Ils espèrent que le congrès de la survivance prescrira des remèdes salutaires contre ces causes d'anémie française.

Il se trouve quelques vieux parfois qui ont la faiblesse de croire qu'après eux c'en sera fait de la survivance. Ah ! que ces vénérables vieillards, chargés d'œuvres bienfaitantes pour la cause franco-américaine, ne désespèrent pas trop vite. Quand Dieu veut sauver un peuple, il sait lui susciter, au moment choisi, les chefs nécessaires. Ces chefs, qui vont se charger de l'avenir, sont déjà en voie de se former. Quelques-uns sont déjà dans la mêlée. Ils arrivent mieux préparés. Ils possèdent bien les deux langues, ont toute la fierté de race qu'il faut, sont animés d'un bon esprit de travail et manifestent un intérêt sérieux à la cause qu'ils ont mission de défendre. Un peu partout ils font avec succès l'assaut des postes de gouvernement et d'influence. On en trouve un bon nombre dans les législatures d'État, à la tête des municipalités, dans les conseils de ville, quelques-uns dans la magistrature. D'autres apportent une sincère préoccupation sociale au bien des leurs dans les différentes professions libérales où ils ambitionnent d'exceller. Les étudiants des universités se groupent² pour se mieux connaître et s'entraîner à la défense de la question qui reste toujours vitale : la sauvegarde de notre personnalité. Ceux qui sont sortis du collège et se trouvent dispersés aux quatre coins de la Nouvelle-Angleterre se sont réunis en amicale,³ pour se fortifier par l'union et se rendre

² Nous voulons parler du Cercle des Étudiants franco-américains fondé à Boston récemment. — (Note de l'auteur).

³ Cette Amicale est l'Association des anciens élèves du collège de l'Assomption, à Greendale, Mass. — (Note de l'auteur).

plus aptes à porter secours à leur Alma Mater et aux intérêts franco-américains auxquels elle est dévouée. L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique s'occupe depuis quelques années de la préparation de cadres solides pour l'élément franco-américain, par sa caisse des écoliers et par la création d'une œuvre de secours pour les étudiants pauvres. Tout cela s'apprête à produire de beaux fruits.

Non! Que les vieux qui nous ont fait ce que nous sommes, ne perdent pas trop d'espoir en ceux qui viennent. Les jeunes sauront continuer l'œuvre des anciens en s'inspirant de leur exemple. Ils recherchent leurs conseils et leur expérience et ne veulent pas les voir disparaître sous la tente avant le temps. Les jeunes demandent aux anciens d'avoir confiance en ceux qui viennent après eux et de ne pas considérer leurs activités comme une censure de la direction et des œuvres du passé. Œuvres et direction furent les forces sans lesquelles nous aurions cessé d'exister. Mais vieux et jeunes ne doivent pas oublier qu'à des problèmes nouveaux il faut des solutions nouvelles. Pour nous, le congrès de la survivance s'impose comme un de ces moyens d'action que requiert à tout prix un état de choses nouveau. Notre élément s'est bien tiré d'affaire jusqu'ici. Mais, après cinquante ans d'existence et de travail, nous avons besoin d'un inventaire de nos forces et d'un examen de nos méthodes d'action. Il nous faut cette inspection, pour nous rendre compte de nos acquisitions sans doute, mais aussi de nos faiblesses, de nos pertes, et pour orienter nos esprits dans la bonne voie.

Le congrès peut être tout cela. Les jeunes le réclament parce qu'ils en espèrent beaucoup de bien.

Organisée en marge de toute coterie et dans le seul intérêt national, cette réunion ne peut produire que de magnifiques résultats.

Pour l'orientation de nos forces de survie, l'on voudra préciser, sans doute, le sens de notre fraternité française avec le Québec et les services qui doivent en découler. Il y a des vérités nécessaires que, nous, Franco-Américains, ne devons pas oublier: ce que nous avons de meilleur chez nous; ce qui nous a permis de survivre, ce qui nous a gardé notre foi et nos mœurs, ce qui a fait de nous une nationalité pouvant se comparer avec honneur à toutes les autres, nous est venu du Québec et de nulle autre source française autant que de celle-là. De même pouvons-nous constater que tous les groupes français du Canada essaimés loin du foyer se tournent aussi vers la vieille province, s'appliquent à maintenir chez eux ses excellentes traditions, et sentent et proclament qu'ils pourront survivre dans la mesure où ils sauront garder les mêmes principes de vie.

Ce sont là des faits qui parlent assez haut pour nous empêcher de faire fausse route. Nous avons des titres historiques qui nous permettent de nous considérer chez nous dans la république américaine. Mais ces titres n'ont de valeur que pour autant que notre histoire se rattache à celle de la Nouvelle-France. N'ayons pas trop peur de ce qu'en pourra penser l'opinion américaine. Un peuple obtient toujours le respect de la saine humanité quand il se glorifie à juste titre de ses nobles origines. Aujourd'hui comme demain, nous n'allons point vers le Québec pour en être moins bons citoyens américains; nous allons y chercher des éléments de culture qui devront enrichir en somme la civilisation de notre grand pays; nous allons vers le Québec pour mieux défendre des biens moraux et des droits que le drapeau étoilé s'est toujours fait un honneur de protéger.

Charles DOLLARD.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

NOS DIRECTEURS CHEZ NOS AMIS.

Les directeurs de la *Ligue d'Action française* ne peuvent répondre à toutes les invitations qu'on leur fait de participer aux diverses manifestations nationales ou religieuses. Leur bonne volonté ne peut rien contre leur petit nombre. Ils acceptent cependant, aussi souvent qu'ils le peuvent. C'est ainsi que, le premier juillet, l'abbé Lucien Pineault représentait l'*Action française* au congrès de l'A.C.J.C. à Sherbrooke. M. Chrysostome Martineau devait y lire son rapport sur les luttes des jeunes troupes contre les infiltrations étrangères et la jeunesse voulut que l'un de nos directeurs présidât cette soirée d'action française. M. Pineault alla porter notre hommage à l'A.C.J.C. qui n'a pas à se méprendre sur notre fraternelle amitié; puis, il rechercha les causes des infiltrations étrangères en notre pays français. Nous espérons publier, dans notre livraison d'août, une partie substantielle de cette allocution; nous rendrons ainsi meilleure justice à la pensée de notre ami et au légitime succès qu'il sut remporter.

Insérons également ici, deux notes que le prote a fait sauter de notre dernière chronique. La jeunesse catholique d'Ottawa qui avait organisé pour le 24 mai au soir, une conférence de M. Chapais sur Dollard, au théâtre Russell, avait aussi invité l'un de nos directeurs, M. Antonio Perrault, à présider cette conférence. Nous ne pouvions refuser ce témoignage d'amitié à l'admirable jeunesse qui, le matin même, avait installé le buste de Dollard dans l'édifice du parlement fédéral. M. Antonio Perrault félicita le conférencier, rappela le rôle de l'*Action française* dans l'institution définitive de la fête du 24 mai, puis surtout remercia la jeunesse pour le noble enthousiasme qu'elle fait paraître.

La veille, à la salle du Gesù, à Montréal, à l'occasion du 250ième anniversaire de la découverte du Mississipi par Marquette et Jolliet, l'abbé Groulx recomposait en un bref tableau, l'exploit des deux découvreurs. Cette soirée où professeurs et élèves du collège Sainte-Marie ont collaboré brillamment, fut aussi l'hommage du collège à Mgr Piette, recteur de l'Université de Montréal. Il nous sera bien permis de recueillir ici l'éloge que Mgr le recteur voulut faire incidemment du conférencier de

la soirée qu'il appela: "une des premières gloires de notre université". "L'Église, a-t-il dit, lui réclame son zèle sacerdotal; l'appel de la race, sa ferveur patriotique; l'Université de Montréal réclame en lui son professeur d'histoire canadienne".

UN GROUPE D'ACTION FRANÇAISE AUX ÉTATS-UNIS

Un jeune Franco-Américain de nos amis nous a annoncé cette bonne nouvelle, il y a déjà quelques semaines. Il ne pouvait se défendre de quelque émotion, nous écrivait-il, en nous apprenant que là-bas quelques jeunes gens se déclaraient prêts à combattre pour la survivance de l'idéal français et catholique, comme leurs frères du Québec, jusqu'au bout, à la manière de Dollard. L'émotion ne fut pas moindre chez nous. Ce groupe d'action française a pour fondateurs des jeunes hommes qui sont nés presque tous aux États-Unis. Si quelques-uns ont pu s'inquiéter de l'état d'esprit de la nouvelle génération franco-américaine, voilà un geste qu'ils feront bien de retenir. Quelques jeunes gens ne sont pas, sans doute, toute une époque, tout un esprit. Mais une génération n'est jamais perdue qui peut encore susciter du milieu d'elle-même, une élite intelligente et active. Quant à nous, nous accueillons avec la joie la plus grande ces nouveaux ligueurs d'action française; c'est un autre rapprochement avec le plus considérable de nos groupes français d'Amérique. A l'heure où cette portion de la famille tend à s'accroître, il ne nous est pas indifférent qu'une volonté nouvelle de survivance s'affirme inébranlable.

NOTRE AVENIR POLITIQUE

Nos amis liront avec intérêt, nous en sommes assurés, ce jugement sur "Notre avenir politique" que nous empruntons au *Canada français*, (juin, juillet, août 1923, pp. 419-421). Sous les transparentes initiales C. G. qui apparaissent à la fin de la note, chacun reconnaîtra M. l'abbé Cyrille Gagnon, professeur de théologie au Grand Séminaire de Québec. Et voilà encore pour rassurer les âmes inquiètes sur l'orthodoxie de l'*Action française*:

"Il n'y a donc pas à s'alarmer sur le caractère du livre qui nous occupe: il ouvre des horizons, il tient l'attention éveillée, il stimule les énergies, il fouette le sang de la race; il fait mieux connaître, mieux apprécier les richesses de toutes sortes enfouies par la Providence dans l'âme canadienne-française; il montre comment utiliser nos ressources

matérielles, économiques, intellectuelles et religieuses; il enseigne comment nous pouvons devenir un peuple fort et maître de ses destinées. Mais il ne veut ni fomenteur la révolte, ni prêcher la haine, l'égoïsme ou le mépris des personnes et des races voisines; il ne veut pas précipiter les événements, mais il les prévoit et veut en prévenir les conséquences.

“Qu'on lise, par exemple, les fortes études de M. Antonio Perrault sur “le Sens national” et de M. l'abbé Philippe Perrier, sur l'“État français et sa valeur d'idéal”, et l'on comprendra comment la vie, même théorique, d'un État français, peut développer chez nous le vrai sens national, ce “vouloir-vivre collectif”, et dont un peuple fier se nourrit constamment, et peut raviver dans les âmes le culte de l'idéal, dont tous nous devons vivre; car “si l'idéal est nécessaire à chaque individu pour que ses forces arrivent à leur perfectionnement et donnent leur maximum de rendement, il n'est pas moins urgent que chaque nation ait son idéal pour diriger ses efforts et coordonner toutes ses pensées, toutes ses affections, toutes ses activités”. (p. 230).

“Nous ne savons pas ce que la Providence réserve à notre race sur cette terre d'Amérique, mais nous souhaitons qu'elle se prépare efficacement au rôle qu'elle aura à remplir. Et parce que “Notre avenir politique” est de nature à mieux la préparer, nous souhaitons qu'il soit lu et qu'on en médite les salutaires leçons.

UN HOMMAGE DE FRANCE

Le Provincial d'un Ordre religieux que nous avons l'honneur de compter au nombre de nos plus fervents amis, veut bien nous communiquer cette lettre qu'il reçoit lui-même de l'un de ses amis de France :

“Comme la campagne de l'*Action française* est belle et mérite d'être soutenue de toutes façons ! J'ai applaudi à l'idée d'un congrès de langue française hors de France, congrès où les Franco-Canadiens auraient la plus grosse part, sans aucun doute. J'ai beaucoup aimé aussi “A travers la vie courante”, dans la livraison d'avril : comme il est vrai qu'en France, nous nous laissons déborder par l'infiltration des mots anglais ! Si encore ces vocables saxons introduisaient quelque chose de bon ! Mais ce qui se cache derrière cette invasion, c'est l'esprit protestant, ou au moins neutre et libéral... Cet attrait incompréhensible pour tout ce qui porte l'étiquette anglaise, ce “snobisme” (encore un mot anglais) sévit jusque chez les ouvriers de nos villes et de nos bourgades, à la faveur des “sports” (encore de l'anglais) qui éloignent, le

dimanche, les jeunes gens du foyer familial et du centre paroissial. Comme le R. P. Dugré a raison de ramener les fondements de la famille au catholicisme intégral et d'insinuer que le voisinage trop rapproché des milieux saxons lui est funeste au plus haut point. Et comme le Père Rodrigue Villeneuve fait bien d'élever les esprits à la conception de la morale complète pour lutter contre l'envahissement du positivisme pratique anglais qui se contente des minimums, et du libéralisme protestant, qui affecte d'avoir en horreur les exagérations. Dans ces conditions, lutter pour la langue et les traditions de la race canadienne-française, c'est faire œuvre foncière de préservation et d'idéalisme : c'est maintenir un peuple à la hauteur de ses nobles et solides patrimoines d'intelligence et de vertu, pour le faire toujours capable de dévouement et d'élévation d'esprit. Qu'il plaise à d'autres races de vouloir passer leur temps dans la culture du corps et la réalisation des affaires, soit. Mais le catholique et le Français vise à maintenir son âme à la hauteur du splendide passé qui est le sien, dût-il aller jusqu'au sacrifice...

"C'est vous dire combien je vous envie de vivre au Canada et d'y vivre à une époque de lutttes pour la race et la foi. C'est à ces moments-là qu'il fait bon vivre à côté des enfants qui sautent par les fenêtres pour éviter l'inspection du protestant et qui viennent chanter "O Canada" devant l'Évêché; c'est-à-dire en un temps où petits et grands savent souffrir pour une idée et se forger des âmes de combat."

Nicolas TILLEMONT.

LE 24 JUIN, JOUR FÉRIÉ

Nous voyons avec bonheur que le mouvement reprend et se fortifie pour faire du 24 juin, fête nationale des Canadiens français, un jour férié, une fête officielle décrétée par l'État. Voilà même une campagne d'opinion qui serait inconcevable ailleurs que chez nous. Dans sa vie officielle notre État se comporte, la plupart du temps, comme un État canadien-français; il est tel, du reste, par l'histoire et par sa constitution politique. Pourquoi hésite-t-il à l'être en des actes aussi essentiels que celui de la fête nationale? Il faudrait pourtant en finir avec ces équivoques. Fixer une fois pour toutes la nationalité du Québec ne serait porter atteinte au droit de personne. Parce que d'âme française, c'est-à-dire généreuse, nous aimons à nous prévaloir de notre libéralité à l'égard des autres races. Pourquoi cette libéralité serait-elle moindre si nous décidions de fortifier, d'affirmer davantage notre âme française? Les autres n'y perdraient rien; et notre peuple y gagnerait beaucoup, lui, qui attend de trouver enfin une idée simple dans la notion de son patriotisme.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Nous avons reçu d'un haut personnage de la Louisiane abonné de l'*Action française*, la lettre suivante:

Messieurs les Directeurs de la Ligue d'Action française,
Montréal, Qué.

Messieurs,

Permettez-vous à un grand ami de la Louisiane de vous entretenir un peu de la condition actuelle de la langue française en ce pays-ci ?

J'exerce actuellement le saint ministère au milieu des Créoles, descendants des Acadiens si brutalement chassés du Canada en 1755 par les Anglais. Or, mes confrères et moi constatons avec peine que le français *disparaît* et *très vite*. Vous ne sauriez croire, messieurs, la tristesse, la peine que j'éprouve à voir ces bonnes gens abandonner leur langue. Cela me fait tellement mal au cœur que j'ai résolu de vous faire connaître cette situation, et même de vous demander si vous ne pourriez pas faire quelque chose pour la cause du français en Louisiane.

Les nombreux et si beaux succès que vous avez remportés au Canada pour la cause de sa "Majesté la Langue Française," me convainquent que vous ne travaillerez pas inutilement ici. Il n'est pas trop tard; car partout en Louisiane, c'est l'exception qui ne parle pas français. Dans une dizaine de paroisses que je connais, dans ce seul diocèse de Lafayette, le ministère se fait exclusivement en français.

Tous peuvent vous répondre et vous entretenir en français, et dans une langue généralement bien correcte.

Tout le danger vient des *écoles publiques*, où l'on n'enseigne pas, ou presque pas la langue de ces Acadiens. Dans quelques écoles publiques seulement, sur les instances des parents, on donne une heure de français par jour. La jeune génération est déjà toute gangrenée. Aujourd'hui même, en prenant les noms des enfants pour la première communion, une quarantaine m'ont donné un beau nom de famille bien français, tel que Champagne, Martin, Landry, etc., mais affligé d'un prénom anglais comme Russell, Hardling, Edwin, etc. Tous les parents parlent français, les enfants seuls sont atteints, mais gravement, et tous sont unanimes à dire que, sans une réaction sérieuse, toute trace de français aura disparu dans 15 ou 20 ans. Ce qui est pire encore, c'est que nos chers Créoles perdent la foi et la piété qui distinguaient leurs ancêtres, à mesure qu'ils cessent de parler cette chère et belle langue française. Mon curé lui-même me faisait l'aveu aujourd'hui même que la disparition du français parmi le peuple créole entraîne avec elle la disparition de la foi et de la piété. Ainsi, tout ce qui fait la gloire et la beauté du passé de notre peuple sombrera dans l'oubli de la langue française, si de généreuses et sérieuses initiatives ne viennent nous secourir.

Il nous faut des prêtres patriotes, capables de faire ici ce que l'on fait au Canada. Il faudrait plus: une organisation solide comme la vôtre, des cercles d'étude, des conférences, etc. Pourquoi, me direz-vous, ne pas organiser tout cela par vous-même, en votre propre milieu ? Je suis prêt à faire tout mon possible, mais je suis convaincu qu'une influence *étrangère* et *sérieuse* comme la vôtre serait l'assurance du succès. En cela, comme en autre chose, une autorité étrangère sera plus écoutée, plus obéie que nous, par cela même qu'elle sera étrangère, et surtout plus apte à traiter la matière, comme l'est votre ligue.

Espérant que la présente vous intéressera à l'avenir du français en Louisiane, je demeure, Messieurs,

Votre tout dévoué...

La Banque d'Hochelaga

FONDEE EN 1874

Capital Autorisé.....\$10,000,000
Capital Payé et Fonds de Réserve... 8,000,000
Total de l'Actif 75,900,000

L'accroissement de la valeur personnelle et de la capacité exécutive de tout individu est une nécessité vitale de notre époque. Quel que soit le régime social sous lequel il vive, l'homme ne peut accroître sa valeur personnelle qu'en autant qu'il est exempt des anxiétés financières par l'exercice d'une JUSTE ET SAINTE ECONOMIE.

Un COMPTE D'EPARGNE à la Banque est la base sur laquelle s'édifie l'avenir.

NOUS SOMMES A VOTRE SERVICE

TOUJOURS EN AVANT

**THE
PRIMUS**

Noir et Vert
naturel

En paquets
seulement.



Conserves
Alimen-
taires de
Fruits
et
Légumes
PRIMUS

POUDRE A PATE
CRÈME DE TARTRE
GELÉES EN POUDRE

"PRIMUS"

La marque "PRIMUS" est une garantie de qualité et de pureté.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée

Maison fondée
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

“L'ABITIBI”

La région de l'Abitibi ouverte à la Colonisation en 1912, compte maintenant une population de 16,000. Quinze belles paroisses parfaitement organisées s'échelonnent maintenant le long du chemin de fer Transcontinental, sur une distance de 120 milles, de Senneterre à La Reine.

Le Colon qui va s'établir aujourd'hui dans l'Abitibi, n'arrive plus dans une région inhabitée. S'il a quelques ressources il peut trouver dans toutes ces paroisses des lots dont le défrichement est plus ou moins avancé, et que leurs propriétaires désireux d'aller s'établir plus loin, peuvent céder à des prix avantageux aux petites bourses. Les curés, les notaires, les principaux marchands de chacun de ces endroits accueillent avec bonté le nouvel arrivant et sont heureux de lui donner tous les renseignements dont il a besoin pour faire le choix d'un bon morceau de terre.

Nous conseillons donc aux cultivateurs de nos vieilles paroisses qui ont des fils à établir, d'aller visiter l'Abitibi. Pour quelques centaines de piastres, ils les placeront sur des fermes dont la valeur augmente de jour en jour.

Pour toute demande de renseignements, on est prié de s'adresser à l'Honorable Monsieur J.-E. PERREAULT, *Ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, Québec.*

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Études.

Pour une prime annuelle de \$1.00
vous pourrez vous protéger contre les accidents
pour une somme de \$1,000.

Pour plus amples détails, s'adresser à

ALBERT-N. GOORA

Courtier en Assurances

**Chambre 53, Edifice Duluth, 50, rue Notre-Dame Ouest,
Montréal, Téléphone: Main 912**

Résidence, Lasalle 5170w, 2750, rue Notre-Dame Est

1.—9 h. du matin à 5 h. du soir

IMMEUBLE DULUTH, *Chambre 53*
50, rue Notre-Dame ouest, MONTRÉAL, CANADA

TELEPHONE: { MAIN 912
MAIN 3487
MAIN 7656

2.—5 h. à 7 h. du soir

665, RUE CRAIG EST
MONTRÉAL, CANADA

TELEPHONE: EST 1315

3.—7 h. du soir à 9 h. du matin

2750, RUE NOTRE-DAME EST
MONTRÉAL, CANADA

TELEPHONE: LASALLE 5170-W

**B
U
R
E
A
U
X**

**B
U
R
E
A
U
X**

J'ai besoin d'agents pour toute la province de Québec

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Que voulez-vous devenir...

Chimiste? Ingénieur? Architecte?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

L'École Polytechnique de Montréal

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

M. Alfred FYEN, directeur

Téléph. Est 3477 - - 228 rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Pour qu'une boisson gazeuse désaltère

Elle ne doit pas être trop forte en essence ou en sucre. La difficulté est précisément de savoir doser ces deux éléments indispensables aux bonnes "liqueurs douces" : le jus de fruit et le sucre

Les liqueurs Christin étancheront votre soif...

...durant ces jours de chaleur torride que nous subissons. Ce sont les seules qui contiennent la proportion d'eau gazeuse suffisante. Remarquez toutefois que cette qualité exclusive ne leur enlève rien du bouquet, de l'arome, du délicieux "piquant" qui caractérisent depuis plus de 75 ans les boissons Christin. Et c'est après les avoir mises quelques minutes sur la glace, qu'un gosier altéré peut les apprécier à leur juste valeur. Donnez-nous une commande d'essai et vous jugerez.

Que préférez-vous : citron, orange, fraise, cerise etc ?
Nous avons toutes ces variétés pour vous servir.

J. Christin & Cie., Limitée

TÉLÉPHONE: Est 1594

21, rue Sainte-Julie, - - - Montréal

En face du no 180 St-Denis.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LES PRODUITS

“ JOUBERT ”

SONT DE

QUALITÉ

DEMANDEZ-LES

LAIT, CRÈME,
BEURRE,
CRÈME à
la GLACE.

J. Joubert
LIMITÉE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre